

Un partenariat Belgique - Tunisie
pour encourager et partager l'écriture créative
en francophonie



Les meilleurs textes du concours 2019/2020

circuit



Avec le soutien du Gouvernement francophone bruxellois.

Dans la même collection :

- ***Variations sur trois thèmes***
Textes lauréats des concours d'écriture 2002, 2003 et 2004
- ***L'invention du siècle***
Les meilleurs textes du concours 2005
- ***Le pays de mes rêves***
Les meilleurs textes du concours 2006
- ***Mon histoire romaine***
Les meilleurs textes du concours 2007
- ***Lutin au Québec. Une aventure du "vingt-et-unième" en Amérique du Nord***
Les meilleurs textes du concours 2008
- ***La tête dans les étoiles***
Les meilleurs textes du concours 2009
- ***Une rencontre africaine***
Les meilleurs textes du concours 2010
- ***Je t'appelle citadelle***
Les meilleurs textes du concours 2011
- ***Si j'étais magicien...***
Les meilleurs textes du concours 2012
- ***Destination ailleurs***
Les meilleurs textes du concours 2013
- ***Prisonnier***
Les meilleurs textes du concours 2014
- ***Étincelles***
Les meilleurs textes du concours 2015
- ***Je suis qui, au fait ?***
Les meilleurs textes du concours 2016
- ***Moi, président.***
Les meilleurs textes du concours 2017
- ***Histoires élémentaires.***
Les meilleurs textes du concours 2018

Introduction - Anne Vandendorpe	7
Avant-Propos - Professeur Samir Marzouki	11
Jury	15
Palmarès	17
Textes des lauréats "Jeunes"	23
- Olive DANGREAU - Vague à l'âme	25
- Louis GOULIOS MISSELYN - Shtelt	33
- Emna BOUGHIZANE - Dans la peau d'un condamné	39
- Malek JARBOUI - Je m'appelle Lune	47
- Lina MARZOUKI - Le circuit d'Aéron	59
Textes des lauréats "Adultes"	65
- Sami JRAD - Réincarnations	67
- Rafiaa HAJEM - Un circuit de vie	75
- François NOLLET - Sur la route	87
- Ilhem BRAÏKI - Le voyage de Périple à travers le temps	97
- Manu MATTERN - Fragments de nuit	103
- Olivier STRUELENS - L'œuf	111
- Valérie CARBONNELLE - L'autoroute	117
- Nicolas BALMET - Période décès	123
- Benoît FAYE - Une vie peut en cacher une autre	133
Textes des lauréats "En collectif"	143
- Média Animation ASBL - Les chercheurs à la main au chapeau	145
- Athénée Royal de Binche - Destination Liberté	149

Circuit

Les meilleurs textes du concours 2019-2020

Tunisie-Belgique

Introduction

Vers un concours d'écriture créative aux dimensions de la francophonie

Vous tenez dans les mains le recueil des meilleures productions reçues à l'occasion de la première édition internationale de notre concours de textes : l'édition Tunisie-Belgique, organisée en partenariat avec Samir Marzouki, auteur et président de l'Association Tunisienne pour la Pédagogie du français.

En le proposant à de nouveaux publics, nous redéfinissons les objectifs de notre concours. Il s'agit d'abord, pour la Maison de la Francité, de déployer cet appel à la créativité dans la francophonie, dans la « galaxie francophone » même, selon l'expression reprise encore dans la dernière édition de *La langue française dans le Monde* (2019, Gallimard-OIF), où la diversité du vocabulaire, des imaginaires, des référents culturels révèle tous les possibles d'une langue commune et tous les rapprochements permis par l'usage d'une même langue à travers le monde. Qu'elle soit maternelle ou qu'elle s'enrichisse au contact des idiomes que pratiquent depuis leur enfance les auteurs et les auteures, mais aussi les citoyens et les citoyennes, la langue française est un puissant outil de communication et de création. La Maison de la Francité veut par le biais de son concours faire découvrir et aimer cet univers sans frontière.

Nous avons aussi à cœur de faire connaître des écrivains et écrivaines aux jeunes, un public que, par le biais de ce concours, nous voulons amener à la lecture et l'écriture créative. Pour toucher ce public, nous avons créé de nouveaux outils pédagogiques. L'opération « un écrivain en classe », spéciale

concours de textes, en est un des plus efficaces. Mise en œuvre en octobre et novembre 2019 en partenariat avec le Service général des Lettres et du Livre de la Fédération Wallonie-Bruxelles, dans une quinzaine de classes du secondaire, cette opération a contribué au rapprochement de sept écrivains renommés, issus de Belgique et de Tunisie, avec de nombreux jeunes incités à concourir.

Le bilan de l'édition 2019-2020

Les 500 textes reçus au total pour l'édition 2019-2020 organisée en Belgique et en Tunisie sont un succès encourageant. Nous devons une grande partie de ces résultats à Christian Saelens, délégué général de la Délégation Wallonie-Bruxelles à Tunis, qui nous a mis en contact avec l'ATPF (Association tunisienne pour la pédagogie du français), notre excellent partenaire en Tunisie, ainsi qu'à Wallonie-Bruxelles International, que nous remercions chaudement pour la qualité de l'encadrement administré à notre projet.

Le rayonnement important de l'ATPF en francophonie, ajouté à l'expertise de son président, Samir Marzouki, sur les terrains de l'éducation et des lettres en Tunisie, nous permettent d'envisager l'avenir du concours en confiance. Avec ce premier partenaire en terre africaine, nous construisons l'élargissement de notre impact en francophonie. Encore faudra-t-il pour cela que la pandémie qui a mis à mal tous les projets de culture et de coopération en 2020 se retire dans les mois qui viennent, afin qu'en 2022 éclore l'édition en tripartie que nous ambitionnons, en nous associant cette fois à un pays d'Afrique subsaharienne.

Les pages qui suivent présentent les meilleurs textes belges et tunisiens de l'édition 2019-2020. Pour inaugurer son internationalisation, c'est le thème « circuit », qui avait été choisi. Les participations reçues évoquent les

courants de l'existence : circuits fermés des circonvolutions mentales, circuits ouverts des surgissements et retournements de situations, boucles temporelles et autres labyrinthes de la mémoire... De part et d'autre de la méditerranée, le thème a su délier les imaginations.

Le concours « circuit » a permis de récompenser 42 lauréats belges et 11 lauréats tunisiens. Il a touché toutes les générations. En Belgique par exemple, 37% des participants et participantes ont entre 11 et 18 ans. Nous remercions chaleureusement les professeurs et professeures, les directions d'écoles et les parents qui encouragent les adolescent(e)s à tenter l'aventure. En plus d'avoir été édités dans ce recueil, les meilleurs textes reçus sont disponibles dans une adaptation radiophonique, téléchargeable sur notre site internet (mise en voix : Noémie Dujardin). Nous attirons votre attention sur le fait qu'en les éditant, nous avons choisi de conserver intacte la spontanéité des styles et de certaines expressions voulues par les auteurs et auteures, mais nous leur avons appliqué les règles de la nouvelle orthographe et des graphies simplifiées.

Nous vous souhaitons une belle découverte, et remercions tous ceux qui ont contribué à la réussite de cet ambitieux concours : les auteurs et auteures, les organisateurs(rices), les collaborateurs(rices) extérieur(e)s, les sélectionneurs et sélectionneuses, les membres du jury et bien évidemment nos fidèles partenaires, notamment la Commission communautaire française et la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Anne VANDENDORPE

Chargée de projets à la Maison de la Francité

Avant-Propos

Quand la Maison de la Francité a cherché à internationaliser son concours de textes déjà aguerri à l'échelle de la Belgique, nos routes se sont rencontrées grâce à la Délégation générale de Wallonie-Bruxelles en Tunisie, un des partenaires constants de la coopération autour de la langue française et de la francophonie dont l'Association tunisienne pour la pédagogie du français, l'A.T.P.F., est devenue un fer de lance au fil des ans.

Nous avons déjà une solide expérience d'organisation de concours scolaires et universitaires avec le volet tunisien du concours international « Dis-moi dix mots » initié par la Délégation générale à la langue française et aux langues de France, les concours de dictée en direction des collègues et des écoles primaires de Tunisie et le concours Philippe Senghor qui est un concours de rédaction et d'illustration de contes mais, à l'exception d'un concours ciblant les enseignants de français et organisé par la Commission du monde arabe de la Fédération internationale des professeurs de français, nous n'avions pas encore organisé de concours littéraire et, plus généralement, nous agissions exclusivement dans la stricte sphère scolaire et universitaire qui est le terrain de nos adhérents et de leurs élèves et étudiants.

Avec la proposition d'association venant de la Maison de la Francité, nous allions nous adresser à un public de francophones plus large, incluant certes notre public habituel mais s'étendant bien au-delà et ce public, nous n'y avons pas accès autant qu'à notre public habituel qui, lui-même, était habitué à ce que nos activités soient toujours plus ou moins liées à la langue française et à la didactique du français. C'est sans doute pourquoi nous avons été obligés de nous y prendre à deux reprises pour mener une campagne pour

le concours, ce qui a fini par porter ses fruits avec plus de cent participations venant d'horizons divers et de différentes régions du pays, compte non tenu des contributions qui ne répondaient pas aux normes du concours et qui furent, elles aussi, nombreuses : textes sans lien avec le thème « Circuit(s) » qui était celui du concours, textes non originaux ou trop courts au vu du nombre de signes imposé par le règlement. La prochaine session du concours verra certainement un ciblage plus précis de la part des participants. Il fallait bien, comme on dit, essayer les plâtres. Nos réseaux classiques nous furent utiles, ceux de notre association comme ceux du Ministère de l'éducation qui a toujours soutenu notre action mais nous avons aussi étendu ces réseaux aux bibliothèques publiques grâce à la collaboration du Ministère de la culture et à celle de l'Institut français et des alliances françaises.

Les participations individuelles furent nettement plus nombreuses que les textes collectifs, ce qui était aussi attendu, la création littéraire étant rarement collective sous nos cieux et les ateliers d'écriture étant beaucoup plus rares qu'en Belgique. Le genre le plus traité fut le récit, très rarement la poésie, sans doute en raison du nombre de signes imposé et du thème qui incite plus à la narration qu'à l'expression lyrique ou méditative. Mais, outre la qualité exceptionnelle de certains textes d'auteurs inconnus sur la scène littéraire, selon les membres du jury qui ont fait un travail remarquable pour lequel nous leur sommes profondément reconnaissants, ce qui est réjouissant est l'étendue de la participation qui a couvert presque l'ensemble des gouvernorats de la république et a touché en particulier des villes dont on aurait été porté à dénier l'attachement à la francophonie et la maîtrise de la langue française. Le nombre de lauréats de la région de Kairouan est à cet égard éloquent, ce qui confirme l'idée que le fait francophone en Tunisie doit être saisi et étudié sans préjugé et en tenant compte des moindres nuances.

Cette session du concours nous a demandé beaucoup de travail : coordination presque quotidienne, à certains moments de l'année, avec nos partenaires de la Maison de la Francité, en particulier Donald George et Anne

Vandendorpe, dialogue avec nos interlocuteurs des ministères tunisiens, de l'institut français et de l'Alliance française mère, communications fréquentes avec nos coordinateurs régionaux et les bureaux régionaux de notre association, suivi attentif des travaux du jury tunisien et du jury belge puis du jury international, correspondance avec les participants à toutes les étapes du concours. Ajoutons à cela toutes les difficultés imposées par la pandémie qui a frappé le monde en cette année 2020 et a freiné pas mal d'activités et d'initiatives et en a fait reporter d'autres. Mais un concours comme celui auquel nous a associé la Maison de la Francité dont l'essentiel se déroule à distance a pu dépasser ces difficultés et tout le travail consenti pour sa réussite a été enrichissant pour l'ATPF : il a augmenté significativement notre offre et notre rayon d'action et a contribué à nos objectifs de diffusion et d'amélioration de la maîtrise de la langue française et de la culture francophone. C'est pourquoi nous souhaitons revivre cette aventure avec nos partenaires belges et contribuer, par notre connaissance d'autres terrains francophones, à l'étendre au-delà de la Belgique et de la Tunisie.

Professeur Samir MARZOUKI

Président de l'Association tunisienne pour la pédagogie du français
Président de la Commission du monde arabe de la Fédération
internationale des professeurs de français

Jury belge

- **Daniel SOIL (Président)**
Diplomate Wallonie-Bruxelles honoraire
- **David BONGARD**
Représentant permanent adjoint de l'Organisation internationale de la Francophonie auprès de l'UE
- **Delphine CHABBERT**
Députée francophone bruxelloise
- **Michel DE GRAVE**
Gouverneur du Cercle Richelieu de la région Escaut
- **Laurence GHIGNY**
Attachée culturelle à la Fédération Wallonie-Bruxelles
- **Laurence ORTEGAT**
Auteure et présidente de la Compagnie des Lecteurs et d'Auteurs
- **Philippe REMY-WILKIN**
Écrivain

Jury tunisien

- **Mohamed HARMEL**
Écrivain
- **Rafik BEN SALAH**
Écrivain

Jury belgo-tunisien

- **Samir MARZOUKI**
Écrivain, Président de l'Association Tunisienne pour la Pédagogie du Français
- **Daniel SOIL**
Diplomate Wallonie-Bruxelles honoraire

Palmarès

Catégorie des « jeunes » - 11 ans à 15 ans

BELGIQUE

1^{er} prix et GRAND PRIX DU JURY BELGO-TUNISIEN

M^{lle} DANGREAU Olive (de Ville-Pommeroeul)
pour son texte *Vague à l'âme*

2^e prix

M. GOULIOS MISSELYN Louis (de Schaerbeek)
pour son texte *Shtelt*

3^e prix

M^{lle} BROHEZ Charlotte (de Saint-Ghislain)
pour son texte *Lola*

TUNISIE

1^{er} prix ex-aequo

M^{lle} JARBOUI Malek (de Nabeul)
pour son texte *Je m'appelle Lune*

1^{er} prix ex-aequo

M^{lle} BOUGHIZANE Emna (de Sousse)
pour son texte *Dans la peau d'un condamné*

2^e prix

M^{lle} MARZOUKI Lina (de Kairouan)
pour son texte *Le circuit d'Aéron*

Palmarès

Catégorie « textes collectifs » - dès 11 ans

TUNISIE

Prix unique

M^{mes} GHARBI Sihem (de Medjez El Bab)
et HAMMAMI Olfa (de Tunis)
pour leur texte *La malédiction continuait*

BELGIQUE

1^{er} prix

M^{MES} et MM. DE LANNOY Henri, EL ALLALI Illias, FEUKENG
Georgette, MAZMANLIOGLU Céline, POLLEFAIT Juana,
VANDENAVENNE Pascale et VASTESAEGHER Serge
(de l'association Média Animation à Haren)
pour leur texte *Les chercheurs à la main au chapeau*

2^e prix

M^{lles} et MM. ALONGE Diego, ARNO Louise, AZZOUZI Naomi,
BERTHAUT Julie, CARRESE Célia, CIGNARELLA Carla, COLLET
Jeanne, DEHAIBE Éléonore, DELCOURT Aymerick, DEMEURCHY
Maxim, DENEUFBOURG Zara, DESCHEPPER Lola, FOUQUET
Flavie, HÉRAUX Andrea, LAURENT Shannon, MONTERISI Leora,
REGULSKI Clarisse, ROLAIN Chelsea, SABBADINI Diego et
VOITURIER Sally (de l'Athénée Royal de Binche)
pour leur texte *Destination Liberté*

3^e prix

M^{mes} SHARIFF Sameeha et Sabrina (de Tervuren)
pour leur texte *Le parcours de l'infini*

Palmarès

Catégorie des « adultes » - 16 ans et plus

TUNISIE

1^{er} prix

M. JRAD Sami (de Sbikha, Kairouan)
pour son texte *Réincarnations*

2^e prix et GRAND PRIX DU JURY BELGO-TUNISIEN

M^{me} HAJEM Rafiaa (de Tozeur)
pour son texte *Un circuit de vie*

3^e prix

M. NOLLET François (de Gammart-village)
pour son texte *Sur la route*

4^e prix

M^{me} BRAÏKI Ilhem (de Bou Mhel, Ben Arous)
pour son texte *Le voyage de Périple à travers le temps*

5^e prix

M^{lle} ALOUANE Rim (de Tozeur)
pour son texte *Maman, j'ai faim*

6^e prix

M^{me} AOUISSI Hédia (de Kairouan)
pour son texte *J'étais la vingt-quatrième de mes sœurs*

BELGIQUE

1^{er} prix

M. MATTERN Manu (de Ciney)
pour son texte *Fragments de nuit*

2^e prix

M. STRUELENS Olivier (d'Auderghem)
pour son texte *L'œuf*

3^e prix

M^{me} CARBONNELLE Valérie (de La Hulpe)
pour son texte *L'autoroute*

4^e prix

M. BALMET Nicolas (de Vilvorde)
pour son texte *Période décès*

5^e prix

M. FAYE Benoît (de Woluwe-Saint-Lambert)
pour son texte *Une vie peut en cacher une autre*

6^e prix

M. FONTAINE Stéphane (de Malonne)
pour son texte *Le demi-dollar du Okie*

7^e prix

M^{me} KIRSZBAUM Véronique (d'Auderghem)
pour son texte *Je t'ai cherchée*

8^e prix

M. DARDENNE Albert (d'Olné)
pour son texte *L'affaire Cordelier*

9^e prix

M^{me} LOUETTE Isabelle (de Spy)
pour son texte *Le temps des cerises*

10^e prix

M. LEENS Luc (de Mons)
pour son texte *La bague*

Textes des lauréats “Jeunes”

Olive DANGREAU - *Vague à l'âme*

Louis GOULIOS MISSELYN - *Shtelt*

Emna BOUGHIZANE - *Dans la peau d'un condamné*

Malek JARBOUI - *Je m'appelle Lune*

Lina MARZOUKI - *Le circuit d'Aéron*

Olive DANGREAU

Vague à l'âme

1. Hey

Hey, c'est encore moi...

Promis, c'est la dernière fois que je t'écris.

Tu me manques.

Beaucoup...

Je t'avoue que je sais pas trop par quoi commencer.

À vrai dire, je sais même pas pourquoi je t'écris encore. Mais je le fais, c'est comme ça.

Est-ce que j'attends une réponse de ta part ? Surement pas, mais j'en aurais sans doute besoin.

Excuse-moi.

Oh... Je suis bête... J'peux commencer par te dire « Bon anniversaire ».

Bon anniversaire.

Bon anniversaire...

*

2. Point d'interrogation

Puis, ce soir, ça va pas.

Je me sens dépassée par tout...

La vie, les potes, maman, les cours, tout, je te dis.

Est-ce que la vie est une course ?

Est-on obligé de la gagner ?

Que fait-on si on se trompe de chemin ?

Tu sais, des fois y'a plus trop d'indications, alors... Et si on n'arrive pas le premier ?

Je crois que je me suis égarée.

Dans un tourbillon de sentiments.

Et je sais plus quoi faire pour regagner la terre.

« Le seul remède, c'est le temps », qu'ils disent tous. Le psy, surtout.

Il me répète sans arrêt que ça va aller, que j'ai besoin de temps.

Oui, mais comment je fais, moi, si mon sablier est presque vide ?

Et puis, au final, c'est quoi être mort ?

Ne plus vivre ou ne plus se sentir vivre ?

Je suis peut-être morte, moi aussi ?

*

3. On verra

Je ne ressens plus rien.

Je ne vois plus rien.

Je n'entends plus rien et je ne respire plus ; je ne vis plus.

Tu sais, les petits bouts de joie que la vie sème sur ton chemin... eh bien, je ne les trouve plus. En fait, je ne les ai jamais vraiment trouvés moi-même ; je les ai plus volés aux autres, tout le long de mon existence... Enfin bref, tu me manques.

Des fois, je me dis que ça ira. Que la douleur s'estompera. Et puis, je réfléchis et je crois que je vais devoir la supporter toute ma vie. J'en sais rien. On verra. Mais qu'est-ce que tu me manques !

*

4. Promis, je ne regrette pas

Quand je suis venue te voir pour la première fois, je ne m'attendais pas à tout ce qui a suivi. Je ne m'attendais pas à rencontrer une personne comme toi dans ma petite et minable histoire. Et pourtant, ce fut le cas.

Je ne regrette pas.

Même si des fois, je me dis que tout aurait été plus simple sans toi.

Excuse-moi !

C'est vrai que grâce à toi, j'ai beaucoup appris et grandi.

Merci.

*

5. Pas de titre

Ton enterrement a été le pire jour de ma vie.

Avant qu'on referme le cercueil, j'y ai déposé une lettre ; un texte. Je sais à quel point tu aimais mes métaphores, alors je t'en ai fait une :

Une maison, vide, abandonnée.

Dans un coin, une chaise, en bois abimé. Et toi, homme décharné, tu es là, assis sur cette chaise un peu trop bancal ; si elle craque, si elle cède, si un de ses quatre pieds glisse, tu meurs.

C'est la chaise qui contrôle ta vie. Pas toi.

Cette maison, non, cette cabane, c'est l'endroit où tu es né, où

*tu as grandi, seul, où tu as vécu, seul, et où tu mourras, seul.
Je ne suis qu'une ombre ici, qu'une pensée, une poussière.
Dehors c'est joli, lumineux, on pourrait même dire : joyeux. Mais
une fois à l'intérieur, tout s'assombrit et l'ambiance n'est plus du
tout pareille. Sinistre. Déprimant... c'est un lieu qui devrait être
interdit à tous, et la plus grosse erreur serait de s'y rendre. Car
quiconque franchit la limite entre l'extérieur et cette pièce est
anéanti à tout jamais.*

*Mais ton corps étique ne vibrait plus. Cette minceur à l'extrême
était impressionnante. Impressionnante et répugnante. Un simple
geste, et tu te casserais en mille morceaux. Mais c'était déjà trop
tard ; dans le plus grand des silences, tu t'es laissé basculer avec
cette chaise. La chute n'a duré que quelques secondes. Tu n'as
pas fait de bruit en t'effondrant, seul le plancher usé a gémi. En
cette nuit trop calme, tu as laissé la maison encore plus vide
qu'elle ne l'était déjà. (Et mon cœur avec.)*

*

6. Une larme

Ce jour-là, je n'ai pas pleuré.

Je me suis retenue de longues heures pour ne pas montrer ma
peine à ta famille.

Mais quand je me suis approchée de ta tombe inachevée, j'ai
commencé à trembler. Et c'est à partir de ce moment-là que j'ai
compris, vraiment, que la vie n'était pas juste. J'ai compris aussi
que ce tremblement dans mon corps, que ce tremblement dans
ma voix, ne me quitteraient plus. Qu'ils resteraient coincés là
encore longtemps. Jusqu'à ce que j'accepte. Mais comment

voulez-vous accepter cela ?
Elle avait quinze ans...

Tu ne seras jamais bourrée ou défoncée.

Tu ne sauteras jamais en parachute.

Tu n'auras jamais de perroquet ou de lapin à câliner.

Tu n'embrasseras jamais un bel homme musclé.

Tu n'auras jamais de job étudiant, jamais de salaire, jamais d'enfant.

Tu ne feras pas l'amour, aucun homme ne te fera jouir, tu ne te feras pas frapper par un mari violent ou alcoolisé, tu ne subiras jamais le manque d'argent pour payer le loyer, tu n'auras jamais plus d'autres galères que celles du passé, tu ne feras jamais de régimes affolants, jamais de tour de magie à tes enfants, jamais de château de sable sur une île abandonnée, tu n'iras pas non plus sur la lune...

Je ne connaîtrai jamais vraiment tes goûts, tes angoisses, ta musique, tes livres et tes histoires préférées, tes amis, tes peurs ou tes mensonges.

Tu n'auras aucune ride et pas de pilule à prendre.

On ne boira jamais un verre de nostalgie ensemble, assises en terrasse.

On ne se disputera jamais, non plus. Pas dans cette vie, en tout cas.

Je dois me contenter du peu de voix qu'il me reste de toi, de ton visage lumineux, des quelques messages, de nos souvenirs ; de mes missions secrètes en ta compagnie, de la piscine et du cinéma, des appels et de nos poèmes. Jamais assez.

Tu ne changeras pas. Tu resteras celle que j'ai connue, la jeune fille courageuse (ce mot est bien trop faible) et souriante, semant

la joie partout sur son passage.
Un souvenir, un regard, une pensée et un rire...
Une larme.

*

7. Alors, ouvre les yeux, s'il-te-plait !

Dimanche... triste enterrement, triste journée, triste nous.
Depuis ce jour, des mots résonnent en boucle dans ma tête.
Ils me font peu à peu perdre l'équilibre. Perdre la raison. (La raison d'être ici, en vie et heureux ?)
Je vois la vie comme une punition et non comme un cadeau, ou comme le dit si bien mon psy, comme un prêt.
J'ai seize ans, moi, j'suis encore une enfant... Pourquoi suis-je si triste ?
Pourquoi je tourne en rond, comme ça ? Qu'est-ce qui me bloque autant ?
T'es morte et c'est comme ça.
J'ai de la chance de t'avoir connue, voilà. C'est ce que je devrais me dire.
Mais je ne le fais pas parce que ça fait trop mal. J'aimerais me réveiller. Ouvrir les yeux. Enfin non. Je préférerais que ce soit toi qui le fasses...

*

8. La mer c'est triste

Un jour, avec Jeanne, on a été à la mer. Elle voulait me changer

les idées.

Haha !

Ça ne s'est pas si bien passé...

On a eu une drôle de conversation, là-bas.

— Prends un coquillage et colles-y ton oreille. Tu entends la mer ?

— Non. Seulement des chuchotements mélancoliques. Des voix usées par l'amertume. Non, attends. Une seule voix. Une jeune fille. Qui essaye de hurler. Elle semble fatiguée de la vie. Fatiguée d'elle-même, fatiguée des autres. Oui, c'est elle qui est mélancolique. Qui est brisée. C'est elle.

— Tu étais censée entendre la mer, idiotte... Arrête de raconter n'importe quoi, maintenant ! Je t'ai emmenée ici pour rigoler, te faire découvrir des endroits, te sortir de tes cauchemars... Fais un effort, putain ! La mer... C'est pas compliqué d'écouter la mer !

— Tu sais, il n'est pas compliqué non plus d'entendre son cœur chuchoter ses peines...

Écume s'en va avec Amertume.

*

9. Éphémère Dimanche

Avec du recul, je ne sais pas pourquoi je lui ai répondu ça. C'était débile.

« Son cœur chuchoter ses peines ». Pff... Pathétique que je suis ! Je suis encore plus pathétique de t'écrire ceci. Cette lettre n'a aucun sens. Le monde a changé. Mon monde a changé.

Je sais bien que je le fais dans le vent, mais il y a quand même une partie de moi qui espère ta lecture.

Je vais peut-être m'arrêter là... j'ai pas mal parlé, déjà. J'espère que t'aimes bien les monologues, parce que là, t'es servie.

Haha !

Viens vite nous faire un coucou, j'ai plein de choses à te raconter.

Gros bisous, je t'aime,

Amy

P.S.: Demain, c'est mon anniversaire... T'y penses ?

Louis GOULIOS MISSELYN

Shtetl

Je me rappelle encore... C'était au début des années quarante. Début 1943, d'après mes souvenirs. Nous vivions dans un appartement, ma mère, mon père et moi...

Tout le quartier était calme, il y avait une boulangerie, une boucherie et une épicerie. Nous habitions juste au-dessus de l'épicerie, qui était tenue par Monsieur Sokolwski. Il était gentil avec tout le monde. C'était la belle vie !

Jusqu'au jour où tout a changé...

Ma mère pleurait, mon père était angoissé et moi, je ne comprenais rien. J'étais en train de jouer avec mes petites voitures sur le circuit en bois que j'avais reçu pour mon anniversaire. Ma mère me dit de la suivre, ce que je fis. Elle me dit que nous allions jouer à un jeu, qu'il ne fallait surtout pas bouger et ne faire aucun bruit, sinon les méchants policiers allaient me trouver et m'emmener.

Elle m'embrassa et appela mon père qui, quand il arriva, laissa couler une larme sur sa joue. Il m'embrassa, lui aussi, me dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter, et que j'étais un homme. Ma mère me regarda, toujours en pleurant, et me dit qu'il ne fallait pas que j'aie peur. Elle ferma la porte de l'armoire, ne laissant passer

aucun rai de lumière. Puis, elle partit en fermant la porte de la chambre.

Je ne comprenais toujours pas ce qu'il se passait, je savais juste qu'il ne fallait pas que les méchants policiers m'attrapent. Mais que voulaient-ils à Papa et Maman ? Ils n'étaient pas méchants, eux !

Des pas... J'entendais des pas dans les escaliers... Maman pleurait toujours...

On frappa à la porte et une voix, dans une langue que je ne connaissais pas, cria derrière. Mon père ouvrit la porte et parla à la personne qui, sans attendre, le frappa. J'avais tout entendu de l'armoire de la chambre. Ma mère hurla, puis fut emmenée. La porte claqua...

Dans les escaliers, les pas des policiers, les cris de ma mère et de mon père qui se faisaient crier dessus.

Je suis resté dans l'armoire pendant peut-être une heure. Je n'osais pas bouger. Je n'avais pas compris ce qu'il venait de se passer... Au bout de trois heures, je sortis enfin... Avais-je gagné le jeu ?

— Papa ? demandai-je.

Silence...

— Maman ?

Silence... Aucun bruit dans la maison.

Où étaient-ils ? La porte était fermée, ils étaient sortis par là. Il fallait que je les retrouve !

Mais je n'avais pas le droit de sortir seul. Maman me l'interdisait... Mais elle n'était pas là... Il fallait que je les retrouve!

Je mis mes chaussures, les lacets pas attachés, car je ne savais pas les faire. Je mis ma veste et j'étais prêt à reprendre mes parents aux méchants policiers. Je me mis sur la pointe des pieds pour tirer la poignée. Je laissai la porte entrouverte, au cas où mes parents reviendraient. En descendant les marches, je ne savais pas que je n'allais plus revoir la maison avant longtemps... Je me tenais à la rampe pour ne pas tomber. C'était la première fois que je descendais ces marches seul.

Arrivé en bas, il ne restait plus que la porte du rez-de-chaussée pour arriver dans la rue. La porte d'entrée passée, je me trouvais dans la rue. Elle était vide, totalement vide... Avant, il y avait un marché tous les mardis. Ce jour-là, rien. Seule la pluie tapait sur les pavés. Aucun des magasins n'était ouvert. L'épicerie de Monsieur Sokolwski était plongée dans le noir.

C'est là que je me mis à marcher et c'est là que commença le cauchemar... À peine passées dix minutes, trempé entièrement, je vis une bande de garçons. Ils jouaient aux billes sous un balcon pour ne pas être mouillés. Quand ils me virent, leurs yeux se braquèrent sur l'étoile jaune que j'avais sur ma veste. Le plus

grand, qui devait être leur chef, cria :

— Un Juif ! Lancez-lui des cailloux !

Et tout le groupe se mit à ramasser des pierres et à me les jeter dessus.

Je partis en courant, des larmes ruisselant sur les joues. Pourquoi m'avaient-ils lancé ces cailloux ? Qu'est-ce que j'avais fait ?

Je continuai de courir, me faisant poursuivre par la bande, qui ne se protégeait plus de la pluie. Ils arrêterent de me poursuivre quand je passai la pancarte qui disait que je n'étais plus dans le village...

Je me trouvais dans une rue en terre battue, de l'herbe autour. Je ne m'étais pas arrêté de courir, ne regardant même pas derrière moi. Je continuais de pleurer. Jusqu'à ce que j'arrive dans les bois. Il faisait froid, humide, et j'avais peur...

C'est là que je mis mes mains dans les poches de ma culotte courte pour me réchauffer. Je sentis un objet métallique et froid toucher mes doigts. C'était une des voitures de mon circuit... qui n'était plus qu'un souvenir lointain.

Je ne savais pas où j'étais ni où j'allais. Il faisait sombre et mon cœur battait de plus en plus vite. Après ce qui me parut des heures, j'arrivai enfin à l'orée du bois. Une route en pavés m'amena à la ville. Je ne savais toujours pas où j'étais, mais c'est

là que ma vie s'est arrêtée...

J'avais jeté ma veste dans les bois pour que personne ne me lance de cailloux. J'étais en chemise et j'avais froid. Je me trouvais dans une rue bondée. Il n'y avait presque pas de place pour marcher. Les gens criaient et se poussaient. Que se passait-il ?

— À bas les Juifs !

Quelqu'un avait crié ça ! Mais qu'est-ce que les Juifs leur avaient fait ? Ma main serra plus fort encore la petite voiture.

J'avais réussi à me frayer un passage entre les gens et j'ai vu... J'ai vu quelque chose qu'un enfant de cinq ans ne devrait jamais voir.

J'ai vu le corps sans vie d'une femme... Je ne l'avais pas tout de suite reconnue, car elle était pâle et semblait malade. Mais j'ai quand même reconnu les traits de son visage...

Maman ! Sa tête était accrochée à une corde et elle ne bougeait plus...

Dans ma tête, tout s'arrêta... Tout mon corps s'arrêta...

Le circuit s'était définitivement arrêté, la voiture avait dérapé, l'engrenage s'était bloqué...

Je ne reverrais plus jamais ma mère. Elle était partie sous les rires des gens...

Emna BOUGHIZANE

Dans la peau d'un condamné

Neptune ; une créature aux muscles saillants, à la longue crinière et à la robe brune, se débattait dans son couloir, défiant son jockey et les hommes qui tentaient de le maîtriser.

La course allait bientôt commencer. Dans l'hippodrome, les cris se mêlaient aux rires, les hennissements, aux commentaires incessants du présentateur, louant les mérites de certains chevaux, rappelant le palmarès d'autres.

Robert, installé dans les gradins, regardait la bête avec une empathie se muant en fascination. Il y voyait une créature gracieuse, indomptable et incomprise. Il se voyait dans cet animal ; une âme solitaire aux aguets, cherchant à se libérer de ce couloir infernal. Mais son couloir à lui, celui dont il ne s'enfuira jamais, c'était le couloir de la mort.

Robert promena son regard autour de lui ; des générations entières venues se délecter des plaisirs du sport, des parieurs discutant leurs pronostics, chacun défendant sa mise. Puis, il posa les yeux sur le circuit s'étendant devant lui ; un cercle fermé, condescendant, étouffant, un peu comme le cercle vicieux dans lequel l'avaient engouffré les drogues. Un circuit clos, un réseau tentaculaire où il est facile de s'impliquer, de se retrouver enseveli, mais presque impossible de rebrousser chemin.

Un soleil éclatant troublait sa vue. Il ferma les yeux, laissa filtrer la lumière à tra-vers ses paupières pour mieux apprécier le contact brulant des rayons lumineux sur sa peau pâlie par l'obscurité de sa cellule, gercée par le froid et meurtrie par les menottes.

Le début de la course l'arracha à sa méditation. Il rouvrit les yeux pour voir Neptune fuser dans une accélération d'une grâce insoupçonnée et d'une puissance infinie. Le cheval et son jockey dépassèrent leurs concurrents médusés, dans un geste fier et triomphant, l'un s'élançant, martelant la piste de ses sabots, soulevant à chaque pas un nuage de poussière ; l'autre carrant les épaules, le corps façonné dans une position aérodynamique savamment étudiée. Robert sentit un frisson le parcourir et, emporté par une frénésie nouvelle, retrouvant ses plaisirs d'antan, ignorant la douleur lancinante de ses membres ankylosés, il se leva d'un bond, entraîné par la foule, et se mit à scander le nom du cheval de sa voix caverneuse. Mais à peine avait-il levé les bras qu'un poids l'en empêcha. Son corps frêle et affaibli se retrouva affaissé sur son siège, contraint à l'immobilité par le garde au bras duquel il était menotté. Le regard que lui lança celui-ci se voulait ferme, froid et inquisiteur, mais il y décela une pointe de pitié.

Depuis son entrée au centre pénitencier où l'avait conduit sa descente aux enfers, il y avait six mois, il avait eu un comportement exemplaire. Contrairement aux autres détenus qui se livraient une véritable guerre des clans au sein même de la prison, faite de règlements de comptes et de démonstrations de force, il passait ses journées méditant, reclus dans sa cellule.

Au début de son incarcération, ses réflexions consistaient à

chercher une faille dans la sécurité, un moyen de s'évader. Puis, après deux semaines sans qu'un seul joint roulé n'ait effleuré ses lèvres, sans qu'un mégot incandescent n'ait ramolli ses sens, il commença à se libérer du cercle vicieux. Dans le circuit jusque-là clos, il trouva une brèche, et se mit à réfléchir différemment. À mesure qu'il observait la violence qui sévissait autour de lui, les bagarres sanguinolentes motivées par l'envie de satisfaire l'ego des uns ou de marquer le territoire des autres, il avait réalisé qu'il avait un jour agi de la même sorte, nourri les mêmes desseins primitifs. Il avait réalisé qu'il ne voulait peut-être pas retrouver sa liberté pour semer le chaos, pour continuer à se tuer à petit feu.

Ce jour-là, il avait commencé à s'intéresser à ses gardes, à leur parler, à découvrir ce qu'aurait pu être sa vie si le destin avait décidé de le placer dans l'autre camp. Puis, il s'était découvert une passion en commun avec l'un de ses gardes, François, celui-là même qu'il regardait à présent. L'amour des chevaux les avait rapprochés, ils s'étaient parlé de leurs circuits préférés, de leurs jockeys préférés, s'étaient liés d'une amitié fragile, hésitante, si tant est qu'on puisse apprécier un narcotrafiquant. Le jour de sa condamnation à la peine de mort, François avait ramené un Robert aux jambes flageolantes dans sa cellule, avait marmonné qu'il fallait qu'il assume les conséquences de ses choix, puis l'avait gratifié d'un sourire triste en lui promettant qu'il ne le laisserait pas partir avant d'avoir réalisé son rêve d'assister au Grand Circuit Européen, l'une des courses hippiques les plus connues de la région.

S'en est suivi un combat acharné pendant lequel François a fait des pieds et des mains pour convaincre les responsables du

procès et de l'enquête de donner au condamné une dernière faveur avant son exécution.

Robert se rassit, se calma, son souffle se fit plus lent, sa respiration plus régulière. Le soleil, à présent plus doux et moins éclatant, s'était réfugié derrière quelques nuages. Une brise souffla, emportant quelques feuilles, chatouillant les joues de Robert. Celui-ci fourra les mains au fond de ses poches pour les réchauffer. Ses doigts y effleurèrent les contours imprécis d'une feuille cornée à la surface lisse, seule relique d'une époque révolue emportée par une vie de désillusions et de rêves laissés en suspens. Robert la sortit de sa poche et, retenant ses larmes, détailla la silhouette familière au dos légèrement recourbé. Le visage bienveillant, souriant de sa mère, immortalisé un jour d'automne, ne le quittait jamais. Elle y paraissait heureuse, comblée. Des cheveux d'un noir de jais lui tombaient harmonieusement sur les épaules, encadrant son visage rond, soulignant ses traits fins. Des yeux en amande brillaient de cette même lueur enfantine qu'il lui avait toujours connue, surplombant un nez subtil et une bouche qui s'étirait en un large sourire creusant ses fossettes et révélant une rangée de dents jaunies par le tabac. Robert retourna le polaroid et toisa l'inscription écrite à son dos au feutre noir : le 17 novembre 1967, quatre ans avant la mort de sa mère, un an avant qu'on ne lui diagnostique un cancer du sein, quelques mois avant qu'elle ne devienne l'ombre d'elle-même.

Robert secoua la tête pour revenir au moment présent, refusant de s'aventurer plus avant dans les méandres de sa mémoire. La fin du premier tour avait été annoncée. Neptune était toujours en

tête du peloton ; l'avance qu'il avait prise au début de la course le mettait dans une position avantageuse mais tout pouvait encore arriver. Robert avait appris, à ses dépens, que gagner une bataille était bien différent de gagner la guerre. Sa propre vie avait, d'ailleurs, plutôt bien commencé. Pourtant, le voilà, à vingt ans, entouré d'hommes armés, vivant ses derniers jours. Deux ans déjà qu'il avait perdu son travail, se libérant ainsi à temps plein pour le commerce des stupéfiants, deux ans qu'il ne s'était pas regardé dans un miroir, redoutant l'image qu'il y verrait, celle d'un homme en tout point différent de ce qu'il avait, un jour, été, de ce qu'il aurait pu être, de ce qu'il aurait voulu devenir.

Il avait grandi dans un quartier malfamé. Sa famille était modeste mais son enfance avait néanmoins été heureuse. Il avait un toit au-dessus de la tête, mangeait à sa faim, appréciait ses journées passées à l'école et était tenu à l'écart du crime sévissant dans les rues de la cité par des parents aimants. À dix ans, il était le premier de sa classe et, miraculeusement, n'était pas encore tombé dans le banditisme. Puis, la maladie rattrapa sa mère, le condamnant aussi. Son père travaillait doublement pour remédier à l'absence d'un deuxième salaire, sa mère agonisante était clouée au lit, le corps rongé par la maladie. Quant à la rue, trompeuse, manipulatrice, elle l'appelait à vive voix. Elle paraissait consolatrice, comme un refuge au milieu d'un champ de bataille, et il ne put résister à son appel. C'est là qu'il se retrouva au mauvais endroit au mauvais moment, qu'il fit les mauvais choix et fréquenta les mauvaises personnes. Il commença à passer ses après-midis errant dans la rue avec ses quelques amis nouvellement acquis, tous ses aînés de six ans ou plus. Ils semblaient le comprendre, partager les mêmes doutes, se poser

les mêmes questions. Se sentant protégé, accepté, heureux parmi eux, il leur avait parlé de sa mère pour qui il éprouvait un amour inconditionnel. Sentant que leur proie baissait sa garde, ils avaient dégainé leurs armes.

Trop jeune pour comprendre, trop vieux pour être épargné, on lui tendit des pilules et lui promit qu'elles abrègeraient les souffrances de sa mère. Une semaine plus tard, elle était morte. Hanté par la culpabilité et les remords, il sombra à son tour, devint une nouvelle victime des drogues, un nouvel otage du circuit infernal.

Les cris fusèrent de toutes parts, ceux d'une foule frivole, frénétique. Robert releva la tête, les mains toujours crispées autour du polaroid. Le peloton s'était dispersé et quelques étalons se détachaient, prenaient de la distance sur leurs concurrents. Neptune, quant à lui, fermait la marche. Il semblait affaibli, n'arrivait plus à soutenir le rythme que voulait lui imposer son jockey, parfois il essayait même de changer de direction, de quitter la piste, mais on ne sort jamais du circuit.

Le jockey, troublé par la rébellion soudaine de son cheval, paraissait regretter le premier tour où la victoire semblait à portée de main. Mais la vie était ainsi : un sentier escarpé fait de hauts et de bas avec au loin l'image d'une belle carrière, d'une existence meilleure. Mais, à l'horizon, toujours le même spectre qui plane, celui de la mort. Où que l'on se tienne sur ce sentier, il y aura toujours de nouveaux défis, de nouveaux obstacles, des époques révolues évincées par d'autres, des tours qui s'achèvent, d'autres qui débutent, se renouvelant infiniment... comme un circuit.

Les deux jours qui le séparaient de son exécution, Robert les passa dans sa cellule. Les souvenirs de la course monopolisaient ses réflexions, peuplaient ses nuits. Neptune avait été l'un des derniers à rejoindre la ligne d'arrivée. Une fois sorti de la piste, on le gratifia d'une carotte ; il se calma aussitôt. Ce jour-là, Robert surpassa sa crainte de la mort ; son exécution devint à ses yeux une simple formalité. En mourant, il entra dans une nouvelle phase de son existence, il pliait une page et se retrouvait devant une feuille blanche, libre à lui de ne pas la couvrir de sang, d'alcool et de drogue.

Le jour de l'exécution, avant qu'on ne lui bande les yeux, il supplia ses gardiens de lui donner un miroir. L'homme qu'il y vit était un être rongé par les regrets, hanté par les démons du passé, se détestant pour ce qu'il avait pu commettre, mais c'était néanmoins un être qui avait foi en l'avenir. Il eut la force de se sourire, un sourire triste, hésitant, puis tout devint noir. Lorsque la balle fumante lui transperça le torse, marquant la fin de sa vie, elle mit un terme à un des multiples tours d'un circuit infiniment renouvelé... et annonça le début d'un autre.

À peine trois mois plus tard, le 18 septembre 1981, la peine de mort fut abolie en France. L'un des plus fervents militants de la cause était un certain François, un gardien de pénitencier. Le dernier prisonnier exécuté en France fut un narcotrafiquant du nom de Robert.

Malek JARBOUI

Je m'appelle Lune

Je m'appelle Lune, je suis une sorcière plutôt pas faible. Je suis la fille unique de mes parents. Ma mère, comme mon père me l'avait raconté, était morte en accouchant de moi. Je savais aussi qu'elle avait fabriqué le collier que je porte toujours. C'était tout ce que je savais à son sujet. En tout cas, papa refusait de m'en parler. Il disait toujours que c'était pour mon bien, tandis que je passais mes nuits, étant enfant, à pleurer, à imaginer son existence parmi nous. Mais le plus torturant, c'était que je n'arrêtais jamais de maudire mon existence. Pourquoi avoir existé si c'était pour ôter la vie d'une Rosaline âgée de dix-huit ans ? Avec le temps, j'avais enterré ces vérités dans le coin le plus sûr de mon cœur. Mais cette curiosité avait resurgi suite à mon examen de production écrite, dont le sujet était de parler de nos mamans. Tout avait commencé ainsi. Je me balançais sur ma chaise, j'étais angoissée. Je ne savais pas quoi faire, je savais parfaitement que j'aurais une très mauvaise note, mais que faire ? Le professeur était l'ami de mon père, ce qui signifie que je ne pouvais rien inventer.

Impeccable ! Il prononça mon nom et dévoila ma note. Parfait, j'eus 5 ! Papa me tuerait, sans doute. Mais le commentaire de mon ennemie jurée fut : « Quelle idiote ! Elle n'arrive même pas à réussir un texte sur sa mère... » Et, suite à son commentaire, elle éclata de rire.

Cela provoquait en moi un mélange de rage, de regret et de mélancolie. Une colère noire prit le dessus. À chaque pas, les chaises vides flottaient, les bouts de craie se lançaient dans tous les sens comme des flèches tirées par un arc. Une fois à côté du maître, malgré les catastrophes, je vis mon collier briller. Bizarre ! Depuis quand ça brille ? En un clin d'œil, tout revint à sa place sans exception, même la trousse de mon ennemie.

Le professeur m'avait demandé de passer le voir à la fin de la séance. Les deux heures s'écoulaient, plus lourdes que d'habitude. La séance, tant bien que mal, se termina. Le maître m'appela, j'obéis. Il me détaillait d'un regard chagriné, on aurait dit qu'il se souvenait de quelque chose de triste, et il me dit :

— Ton père refuse de te parler de ta maman, et il ne compte pas le faire, n'est-ce pas ?

— Non, c'est de ma faute ! Je lui ai dit que me parler d'elle ne me sert à rien, et en plus, qui vous a dit que je ne sais rien d'elle ?, mentis-je, essayant de maîtriser ma colère.

« Ce n'est pas trop difficile à comprendre, surtout quand une élève comme toi n'écrit que cinq lignes pour traiter un sujet trop facile et banal », répliqua le professeur malicieusement, et il continua : « S'il-te-plait, donne cette feuille à ton père ! » Je pris la feuille pliée en quatre et me dirigeai vers la porte, quand il me lança dans un mélange de mélancolie et d'amertume.

« On ne t'a jamais dit que tu ressembles trop à ta mère ? » Je me retournai et le regardai d'un regard lugubre. Je souriai

faiblement comme pour le remercier. Je murmurai un petit « Au revoir », avant de m'éclipser à la recherche de mes amis Steve et Derek à la cantine.

La journée se déroulait, trop monotone à mon gout. Comme d'habitude, vers dix-sept heures, je retrouvai mon père devant la porte de sa classe pour lui dire « Bonne nuit » comme tous les jours, puisque j'étais en internat. Mais avant, je dépliai la feuille donnée par mon professeur et je commençai ma lecture :

Mon cher Tyler,

Tu es encore sous le choc, cela se voit, mais ne te donne pas le droit de laisser Lune croire que sa mère est morte en accouchant d'elle. C'est faux. Et on le sait tous les deux. Lune est devenue contrôlable et elle fait des progrès sur le plan psychologique, mais si tu veux qu'elle garde cet équilibre, tu dois lui avouer ce qu'elle est réellement, et surtout, tu dois aussi lui raconter ce que Rose a été. Fais gaffe ! Je viens de découvrir un autre côté de sa personnalité. Lune est une copie de sa mère, alors, sois raisonnable et ne refais pas les fautes que la mère de Rose a faites ! C'est à toi de choisir : soit tu la sauves, soit tu la laisses se jeter dans l'inconnu sans soutien.

Ton ami Charlie.

Impossible ! J'étais choquée. Tout ce que j'avais cru savoir était le fruit de l'imagination de mon père. Quelle trahison ! Jamais je n'avais cru que papa était capable de me mentir, de me laisser croire à des mensonges. Et en plus, que voulait-il dire par « me

sauver » ? C'est quoi cette histoire de ma grand-mère que je n'avais jamais connue ?!

Je repliai la feuille le plus vite possible. Mon géniteur, m'ayant vue de loin, s'approcha de moi avec son sourire éclatant qui réussissait toujours à apaiser mes douleurs, mais pas celui-là. Il me lança un bonjour tout en ébouriffant mes cheveux. Il me dit de son ton calme :

— C'était bien, l'école, ma chérie ?

— Oui, Papa, répondis-je d'un ton voulu normal.

— Lune, tu essaies de me cacher quelque chose, je me trompe ?, répliqua-t-il en me détaillant du regard.

Vu que je ne répondais pas, il saisit ma main en se dirigeant vers la voiture. Une fois montés, il m'annonça qu'on irait à la maison pour en parler comme il se devait. Je regardais mon père, pensive, j'avais peur. Il n'avait pas l'air dans son assiette ; sûrement, il avait compris ce que je voulais dire.

À peine entrée à la maison, je courus vers ma chambre, prétendant que j'avais des trucs à chercher. Durant l'été, j'avais découvert une porte secrète dans ma chambre, avec des livres volumineux de magie qui contiennent certains sortilèges interdits que je ne trouverais probablement jamais dans la bibliothèque du collège. Je pris le livre le plus lourd, qui porte le titre le plus bizarre, Franchir l'Interdit. Fière de moi-même, je fermai vite mon cartable et me dirigeai vers le salon, où mon père m'attendait

impatiemment. Je pris place à côté de lui.

« Raconte-moi ! J’attends depuis tout à l’heure. Mais d’abord, j’ai une question à te poser : est-ce que cette histoire concerne ta mère ? », dit mon géniteur le plus calmement possible.

Je racontai à mon père tout ce qui s’était passé : la note, ma colère et enfin la feuille, que je lui tendis. Il la lut vite, me jeta un regard sévère et dit :

— Lune, est-ce que tu as lu cette feuille ?

« Oui. Ce n’est pas moi que tu dois blâmer mais c’est toi-même », répondis-je, en évitant son regard accusateur.

Je sentis une colère noire s’emparer de moi, alors je continuai en criant et en pleurant :

— Qui suis-je ? Qu’a été maman et comment est-elle morte ? Je ne veux plus vivre dans tes mensonges, tu as intérêt à tout me raconter !

Il me prit dans ses bras en essayant de calmer ma crise de larmes. Comme d’habitude, j’entendis les craquements des vases. Il me caressa doucement, jusqu’à ce que j’aie sombré dans un sommeil triste. Je me réveillai en entendant les voix inquiétées de mes amis. J’étais de retour à l’internat, sans que je m’en aperçoive. Maintenant, je savais ce que j’avais à faire, je savais depuis le début que jamais il ne me dirait ce que je voulais entendre. C’était décidé : je voyagerais dans le temps, quoi qu’il

m'en coute.

Une heure s'écoula, pendant laquelle je préparai tout un plan sous les regards stupéfaits de mes amis.

« Bon ! Maintenant, c'est l'heure décisive ! Qui sacrifiera son parcours scolaire pour m'aider ? Même si vous avez peur, pas grave. Merci, en tout cas », dis-je désespérée.

Tous les deux éclatèrent de rire en disant :

— Mais bien sûr qu'on t'aidera au maximum ! On aura huit heures de retenue, alors ce n'est pas un problème.

Après avoir donné un somnifère à la gardienne du laboratoire, on a volé les ingrédients nécessaires pour faire apparaître la porte du temps. Et enfin, on était dans la cour du collège, prêts à réaliser mon sortilège. Je commençai à réciter mon incantation mot par mot. À chaque mot prononcé, une lumière aveuglante envahissant les lieux rendait la vision presque impossible.

La porte temporelle s'ouvrit en même temps que les cris de nos professeurs s'élevèrent, parfois menaçants et parfois suppliants. Ils couraient pour nous happer mais, hélas, on était loin d'eux. Ce monde nouveau était incroyablement beau. Était-ce un paradis ? Étais-je morte ? Les mains solides de Derek m'avaient fait revenir au monde. Je regardai autour de moi, il y avait encore d'autres portes à ouvrir. On avançait tout les trois vers l'inconnu.

« Que me caches-tu encore, mon sort ? » En explorant les lieux, on tomba sur une porte sur laquelle était gravé : *Le passé de Rose la noire*. C'était le surnom de ma mère quand elle était sorcière. On se regardait tous les trois en s'offrant des sourires triomphants.

Notre triomphe ne dura pas longtemps puisque il y avait une serrure. Je m'approchai de la porte, encore une fois mon collier s'affola, se déchira, et voilà le pendentif sur ma main. Une peur atroce s'emparait de moi à chaque mouvement. J'avais maintenant placé ma « clé » et, à ma grande surprise, la porte s'ouvrit, me poussant à l'intérieur sans même donner le temps à mes amis d'entrer.

Je me trouvais face à une femme d'une beauté digne de Vénus, grâce à sa taille de sylphide, ses cheveux ailes de corbeau cachant son dos. Quand nos regards se croisèrent, je vis ses yeux bleu ciel plus brillants qu'un diamant. Cette femme me semblait familière, surtout qu'elle me ressemblait comme deux gouttes d'eau.

Elle s'approcha, les larmes aux yeux, elle me prit dans ses bras en disant :

— Oh Lune ! Comme tu as changé ! Tu as grandi. Tu m'as manqué, ma chérie.

J'étais bouche bée, elle se mit à rire. J'étais face à ma mère, la personne que je voulais rencontrer depuis des lustres. Maintenant, elle était assise, m'invitant à m'asseoir à côté d'elle ; j'obéis.

Elle me câlinait, me caressait, s’amusait à jouer avec mes boucles aussi ébène que les siennes. J’étais contente, je sentis pour la première fois une harmonie sans égale m’envahir, mais je savais que je n’étais pas venue pour cela, mais pour avoir des réponses.

Ayant sûrement compris à quoi je songeais, elle me chuchota doucement :

— Je suis désolée, je ne te donnerai jamais les réponses que tu cherches ! Je ne peux pas. Ton papa te racontera. Épargne-moi ça !

Je la regardai et murmurai à mon tour :

— S’il-te-plait, je veux ces réponses ! Papa m’a menti.

Des chaînes noires, solides, robustes, m’enveloppèrent brusquement, et je me sentis enchaînée et plaquée contre un mur. Je compris tout de suite que c’était la magie noire de ma mère. Je compris d’où je tenais ma magie incontrôlable. Je compris aussi pourquoi elle était surnommée *La noire*. Elle criait de toutes ses forces en disant que mon père ne mentait jamais. Je criais en même temps qu’elle : « Je veux des réponses, je les veux et c’est pour cela que je suis venue ici ! »

Elle se calma, me laissant tomber doucement. Elle s’excusa, me prit dans ses bras une dernière fois et m’ouvrit une autre porte, en me disant que tout s’expliquerait une fois que nous serions entrées. Là-bas, des écrans de toutes les tailles nous

attendaient. Ma mère sourit faiblement avant de s'asseoir face à un écran. Je voulais le regarder mais elle le cachait. Tout ce que j'avais pu distinguer, c'était une femme qui violentait une petite fillette ayant à peine cinq ans.

Je me retournai vers ma mère qui avait deviné ma curiosité, elle me répondit sèchement :

— C'est moi, la petite fille, Maman pensait pouvoir contrôler mon propre don, ma magie surhumaine. Mais, hélas ! il ne te reste que deux questions à poser.

— Comment tu es morte ? Qu'est ce qu'on est réellement, toi et moi ?

Elle ne disait rien, elle prit ma main. Une fois face à un autre écran, elle me poussa, disant que là-bas se trouvait la réponse à mes deux questions.

Là, je voyais ma mère berçant mon corps de bébé âgé d'environ deux semaines, chantonnant parfois, jouant et même riant, certaines fois. Quand, tout à coup, on sonna à la porte, et je reconnus vite notre maison. Une belle femme au regard malicieux, au style gothique, portant une robe noire et une cape de la même couleur, tenait dans sa longue main blanche comme la neige une baguette magique. Impossible, c'était la surveillante générale de tout l'institut magique ! Elle s'assit à côté de ma mère, prit ses cheveux dans ses mains et dit d'un ton presque suppliant :

— Oh ! ma belle Rose. Reviens vivre avec nous, ton père et moi ! Je ne peux pas me passer de ta magie extraordinaire. Mon cœur, je suis venue ici pour te demander, pour la dernière fois, de revenir ! Quant à ta fille, elle n'a rien comme magie particulière, tu peux l'abandonner à son père.

Ma mère avait un mince sourire dessiné sur ses lèvres taillées à la serpe, et répondit :

— Je n'abandonnerai jamais ma fille. Quand j'ai quitté la maison, je t'ai dit que je n'y remettrais plus jamais les pieds. Et contrairement à ce que tu penses, ma fille est encore plus puissante que moi. Toutes les deux, on est les mêmes, on est un mélange magique, on est loup-garou, vampire, matérialiste, sorcière et élémentaire. Tu n'as qu'à accepter ma nouvelle vie !

Ma grand-mère se leva, attrapant fermement sa baguette magique, et l'enfonça dans le cœur de maman. Et là, voilà une cartouche magique au fond du cœur de ma mère, donnant droit à son sang de couvrir la surface blanche de la faïence.

Mon père rentra du travail. Ma mère respirait encore. Il était affolé, il exécuta vite fait un sortilège pour que ma mère ait encore deux heures avant de mourir. Ma mère lui raconta tout. Ma génitrice profitait de ses derniers moments pour fabriquer mon collier qui me servirait de talisman, pour me protéger. Ma mère rendit l'âme... Mon père se contentait de la tenir dans ses bras et pour la première fois de ma vie, je vis mon père pleurer. Les derniers mots de ma mère furent ainsi : « Prends soin de Lune, pour qu'elle soit, un jour, une jeune fille aussi belle, et que son

âme soit pure ! »

Avant même que j'aie le temps de voir un dernier détail, ma mère me fit sortir de l'écran. C'était tout ce dont je me souvenais.

Je me réveillai. J'avais perdu la notion du temps, du lieu, et de moi-même. Je me trouvais dans mon lit, fiévreuse, et mon père était, comme toujours, à mon chevet.

Lina MARZOUKI

Le circuit d'Aéron

Je suis un engin aérien, de grande capacité, nullement gêné d'accueillir les voyageurs. J'ai deux ailes qui me permettent de maintenir l'équilibre avec quatre moteurs de vol dans l'air. Je suis Aéron ; mon nom affectif est « avion ». Comme à l'accoutumée, mes amis les techniciens viennent me vérifier : si je suis en bonne santé, ou bien si je souffre de fièvre, ou de grippe... J'adore mes amis les techniciens, parce qu'ils sont attentifs lors de ma vérification. En outre, ils me caressent, me cajolent et me câlinent, en me gâtant pour ne pas me faire de mal.

Maintenant, je suis dans l'attente de mes voyageurs à l'aéroport de Tunis-Carthage, l'aéroport le plus fameux et la belle perle de la Méditerranée. Ensuite vient le tour du pilote, mon brave guide. Il est vraiment chevronné. Il a une bonne résistance physique et mentale. Il est aussi bilingue, pour pouvoir parler aux passagers, et a du sang-froid, ce qui l'aide en cas d'urgence. Ce dernier contrôle avec beaucoup d'attention mes appareils, dans la cabine de pilotage : l'appareil radio et de communication, la carte de navigation et de météorologie, le plan de vol et la liste de vérification de l'appareil, etc.

Durant ce temps-là, les voyageurs font la queue pour être contrôlés par les douaniers et les policiers qui sont responsables de la vérification de leurs passeports, de leurs sacs à dos et de

leurs sacs à main, afin d'attribuer une parfaite sécurité à tous les passagers. Après, ils poursuivent leur chemin jusqu'à leurs sièges où ils s'installent confortablement. Là, de jeunes hôtesses les accueillent chaleureusement avec des visages épanouis et souriants. Ainsi, chaque voyageur se sent satisfait. On peut voir l'effet de la joie qui éclaire leurs yeux. Pour certains, le vol est une excellente expérience. Mais pour d'autres, ce n'est qu'une simple activité routinière. Les hôtesses aident les passagers à se débarrasser de leurs bagages dans des poches spécifiques situées au-dessus de leurs têtes, leur montrent comment attacher les ceintures de sécurité et surtout leur expliquent quoi faire dans les cas d'urgence. Maintenant, on est prêt à décoller vers l'aéroport Charles de Gaulle. Mais on doit attendre l'autorisation de la tour de contrôle qui doit être rapidement donnée pour ne pas agacer mes voyageurs invités.

Quand ils sont bien installés, le pilote et le copilote prennent la décision du départ. Ainsi, je commence à faire mes échauffements et j'accélère, allant de plus en plus vite sur la piste. À ce moment, les cœurs de mes voyageurs commencent à battre comme ceux des footballeurs.

Et d'un coup, je vole vers le ciel bleu et je zigzague dans l'air frais et cru. Une fois stable sur les nuages, les petits gamins détachent leurs ceintures et s'approchent de mes hublots pour prendre des photos et admirer les paysages de haut. Leur agitation commence à me chatouiller, ce qui me pousse à vibrer au-dessus de la mer et des forêts, car la fête commence pour eux puisque les hôtesses les gâtent avec les délices et les friandises. J'essaie de résister à ces chatouillements et ce picotement pour

ne pas déranger ceux qui sont en train de rêver à cause de la fatigue et dont le ronflement reflète l'essoufflement.

Deux heures environ, le ciel, qui était bleu, noircit sous l'effet des nuages gris. Ainsi, je me prépare et j'atterris le soir dans la ville des lumières, Paris, vers dix heures et demie. Avant de me quitter, les passagers s'adressent au pilote pour le remercier, puisque c'est mon tour de me reposer et de me recharger de kérosène pour ne pas avoir de la peine. Là-bas à Paris, j'ai fait connaissance avec d'autres avions de différentes nationalités : Américain, Russe, Sénégalais, etc. La nuit, je fais de beaux rêves entre la neige douce et les averses qui me poussent, le soleil brulant et le froid pinçant, les montagnes blanches et les vallées franches, sur les fleuves bleus et les prés lumineux. Le lendemain, je me prépare pour un long voyage vers Bruxelles, ma deuxième destination. De bon matin, il fait froid. La neige blanche couvre les arbres et les toits. Vite fait, les passagers s'installent chacun à sa place spécifiée. On repart sans faire de retard...

Comme d'habitude, j'ai le plaisir d'amener les petits passagers avec moi... Et jusque-là, tout se passe à merveille. Tout à coup, l'une de mes voyageuses se sent mal. C'est une petite fille d'une dizaine d'années. Son visage est tout pâle. Les yeux sont arrondis par la fièvre qui augmente avec le temps. Parfois, une toux déchire sa poitrine. Parfois, elle vomit. Son état s'aggrave de plus en plus... Les visages souriants des hôtesses se transforment en visages pâles et peureux... On essaie de trouver une solution, mais en vain.

Les passagers commencent à être perturbés et agités. La

fillette porterait-t-elle un virus contagieux ? Actuellement, c'est une épidémie virale qui touche le monde entier. Certains voyageurs sont en état de panique, d'autres crient et demandent inconsciemment au pilote d'arrêter l'avion pour descendre, et certains enfants commencent à pleurer...

Aussitôt, un docteur généreux et compatissant demande s'il peut aider la fillette. C'est un homme élégant avec des moustaches sous le nez. Il porte une chemise bleue et un pantalon noir. Ce brave homme sort quelques outils nécessaires de son bagage à main : un stéthoscope, un abaisse-langue, etc. Tout d'abord, il met une bavette médicale. Puis il écoute ses battements de cœur, et examine sa gorge. Après, il tâte son pouls. Enfin, le docteur conclut avec un grand sourire : « N'ayez pas peur, a priori, c'est une bronchite ». Il donne un calmant à la petite fille pour résister durant le reste du vol. Elle sera en bonne santé quand elle prendra les médicaments. Personnellement, j'ai pitié de cette petite passagère qui est malade et suis inquiet pour les autres voyageurs.

Quelque temps après, le pilote informe les responsables de l'aéroport de Bruxelles de cet épisode. Une équipe médicale sera alors mobilisée à l'atterrissage pour examiner les passagers. Là, je continue mon vol, mais je suis un peu fatigué. Alors, je dois accélérer pour atteindre à temps la Belgique et faire la sieste. Comme d'habitude, les voyageurs descendent avec leurs bagages : leurs sacs à dos, leurs sacs à main, et les minivalises des petits, qui sont décorées avec des images de quelques personnages comiques qu'on voit dans les dessins animés. Je peux voir l'effet de la fatigue sur quelques visages, surtout ceux

des petits et des aïeux. Mais, pour quelques jeunes qui passent le vol avec moi, c'est la fête. Ils vont sûrement découvrir quelques monuments historiques à Bruxelles ; Grand-Place, Atomium, Hôtel de ville, Serres Royales de Laeken, Bois de la Cambre, etc.

Le temps est vite passé. Et maintenant, après une rapide sieste, je dois transporter des passagers qui me font confiance jusqu'à mon cher pays : la Tunisie... Une grande surprise les attend ! Des pilotes décorent mon intérieur avec de belles guirlandes, des ballons... Je sens une belle odeur de parfum, qui sent bon. Une fois stable, beaucoup de pilotes sortent de partout, en apportant des bouquets de fleurs dans les mains et quelques cadeaux. C'est un petit geste touchant pour remercier l'un des pilotes retraités, qui a aidé les jeunes pilotes à bien apprendre leur travail. Personnellement, ce geste m'a beaucoup touché. Lors de cette grande surprise, le vieil homme est émerveillé, ébloui, étonné, stupéfait, charmé... Des larmes chaudes coulent sur ses joues.

Vous voyez comme ma vie est pénible, mais j'adore tous mes circuits, qui me permettent de croquer le monde entier, où je repars toujours du point de départ, ce qui fait de ma fin de journée la réplique de mon début de matinée.

Textes des lauréats “Adultes”

Sami JRAD - *Réincarnations*

Rafiaa HAJEM - *Un circuit de vie*

François NOLLET - *Sur la route*

Ilhem BRAÏKI - *Le voyage de Périple à travers le temps*

Manu MATTERN - *Fragments de nuit*

Olivier STRUELENS - *L'œuf*

Valérie CARBONNELLE - *L'autoroute*

Nicolas BALMET - *Période décès*

Benoît FAYE - *Une vie peut en cacher une autre*

Sami JRAD

Réincarnations

*« Si la lettre F et le chiffre 1 ne vous disent rien,
passez votre chemin... »*

Ma première sensation, c'était cette chaleur douce et apaisante qui m'enveloppait tout entier et cette obscurité absolue dans laquelle j'étais plongé. Une excitation, une confusion étrangement déconcertante et rassurante à la fois emplissaient ce qui fut mon ultime cavité utérine. Me voilà prêt à voir le jour.

Puis ce fut elle...

Je ne sais pas si c'était le soleil ou elle que je vis en premier, ce dont j'étais sûr c'est que c'était elle, la raison pour laquelle j'avais été créé, pour laquelle je vivrai, pour laquelle je devrai rouler.

Elle, dans sa robe rouge éthérée et flamboyante, occupait toute l'attention de ces fantômes qui s'agitaient dans tous les sens autour de nous, comme des dévots au service d'une déesse. Elle, avec sa silhouette élancée et pénétrante superbement sculptée et ses courbes divinement proportionnées, elle était à tomber, elle était à se damner corps et âme sans le moindre regret.

Puis je l'ai entendu. Le chant de sirène qui me perdra. Et je l'ai

tout de suite su. Elle, c'est un cœur en or qu'elle avait. Que dis-je ? En or ! Plutôt un diamant pur, taillé par la main d'un dieu ; un chef-d'œuvre dont tous les atomes assemblés chantent à l'unisson les louanges. Son divin créateur qui est aux cieux devait en être fier, lui qui créa la perfection faite elle.

Il a fallu littéralement deux secondes pour que nous soyons à jamais réunis, nos corps confondus à la vie à la mort, à sa vie à ma mort, car je mourrai pour elle, je me consumerai pour qu'elle triomphe. Et nous voilà partis.

Nos premiers mètres ensemble furent parcourus à un train de sénateur. Il fallait sans doute ménager la bête qui sommeille, la dorloter, la caresser dans le sens du poil avant de lâcher les chevaux.

Mille-et-un chevaux débridés n'attendaient que cet instant, celui de déchaîner les enfers à leurs galops et faire mordre la poussière à tous ses envieux.

C'est à cet instant précis que nous sommes réellement partis ; nous voilà dans le circuit, descendus dans l'arène et nous allons faire parler la poudre.

— Yes, yes...undercut réussi...Nous sommes une seconde cinq dixièmes devant lui. Bravo les gars !

Je n'y comprenais pas grand-chose. Cela voulait sûrement dire que j'étais investi d'une mission capitale : ne jamais perdre cette fraction de seconde qui pouvait tout changer.

— Cent pour cent de la puissance disponible pour les deux prochains tours. Plus que quinze tours.

On lui gueula ça dans le cockpit. Ça veut dire que je dois cravacher jusqu'à mon dernier souffle pour ne pas la laisser tomber. Je dois coller à ce satané bitume, je dois l'avaler mètre après mètre. Qu'il soit ma nouvelle peau pour les quinze prochains tours de ma vie. Rien n'était si beau pour le sacre de ma diva au cœur de diamant.

Et le gap qui nous séparait de notre poursuivant est devenu un gouffre géant : six secondes et cinq dixièmes d'avance, une éternité en seulement deux petits tours. Nous venions de pulvériser le record absolu du circuit de près de deux secondes. Du jamais vu. Nous formions l'attelage parfait : elle, légère comme une plume et moi, vaillant au cœur tendre. Nous étions intouchables et nous sommes passés au-delà de la ligne de mire de toutes ces machines insignifiantes...

— On gère notre avance. Ne coupe plus les chicanes ! Ne monte plus sur les vibreurs ! Le graining risque de tout nous faire perdre.

Ça voulait dire que j'étais trop tendre pour pouvoir achever ma mission en étant si agressif. Il fallait modérer ma passion, me contrôler, quitte à voir ces chacals m'emboîter le pas.

Plus que cinq tours à tenir, plus que cinq tours à souffrir ce circuit qui m'écorche tout vif et qui fait fendre mon avance comme une flaque de goudron sous un soleil de plomb.

Et ce retardataire qui s'interpose entre nous et la victoire qui nous tendait les bras. Cette machine dans son accoutrement orange et noir comme une stupide guêpe bourdonnante pourrait mettre en péril notre sacre.

— Surtout ne pas le dépasser dans les chicanes, attends la ligne droite, reste à moins d'une seconde derrière pour profiter de son aspiration et déploie ton DRS juste avant la limite du pit-stop !

C'était du charabia, pour moi. Pour elle, c'était une opportunité à saisir, une tactique diablement calculée, un tremplin inespéré vers le succès.

On s'exécute. Et lorsque la manœuvre fut accomplie, nous avions une seconde supplémentaire de répit et plus que deux tours à tenir.

Moi, j'étais à bout de souffle. Mon potentiel quasiment épuisé, j'étais au bord d'un abîme abyssal, celui des profondeurs des classements, d'un monde où seul le vainqueur avait sa place dans les annales, sa place dans l'histoire. Et notre histoire à nous ne pouvait finir ainsi.

Dernier tour. Moins d'une seconde nous séparait. Je pouvais sentir son haleine de charognard collée à mes basques, voir le bout de son museau juste à mon flanc et qui faillit me harponner. Histoire de nous faire comprendre qu'on devait lui céder la place ou bien finir ensemble au tapis.

Je comprenais pourquoi on l'appelait « la flèche d'argent ». C'est parce qu'elle vous transperce le cœur, vous dépasse et que plus jamais vous ne la reverrez.

Verzeihen mein klein, retournez dans votre Bavière natale ! Ce n'est pas aujourd'hui que je vous laisserai voler notre rêve, notre victoire. Allez, plus que quelques centaines de mètres à tenir. Les esses et la grande courbe du dernier secteur sont notre dernier sentier expiatoire, notre ultime purgatoire.

Le drapeau à damier agité... Nous étions devant d'un souffle, d'un dixième pour l'apothéose, d'un dixième pour l'immortalité. Elle, ma déesse sur son piédestal pour l'éternité. Et moi, je pouvais enfin me reposer. M'immerger dans mon obscurité douce et apaisante et m'endormir à jamais...

*

— Jamais, madame, vous ne retrouverez un autre modèle qui soit aussi polyvalent et efficient. Ce pneu est badgé « EcoPerformancePlus » et il est quatre saisons. Il vous faudra plusieurs années pour l'user.

Oh misère ! Il a fallu qu'on me ressuscite dans la peau d'un « EcoPerformancePlus quatre saisons ». Jamais je n'aurais pu imaginer que mon patronyme de réincarnation serait un habile assortiment d'un oxymore et d'un concerto de Vivaldi, ce qui, pour les profanes non initiés aux joies de la virtuose vulcanisation, veut dire : un objet recyclé bas de gamme avec lequel vous risquez d'aller droit dans le mur au moindre écart de conduite.

Moi qui fus jadis, dans une autre vie, champion du monde de la discipline sportive la plus technologique, la plus performante et la plus prestigieuse du monde, et jusqu'à preuve du contraire, de l'univers, je me retrouve condamné à un supplice pendant plusieurs années, juste pour satisfaire l'ego surdimensionné de personnes s'autoproclamant éco-responsables et soucieuses du sort environnemental de la planète.

Puis, ce fut elle...

Elle dans son manteau rouge clinquant, trop cheap et prêt-à-porter pour faire genre distingué, et qui faisait surtout trop jeune pour son âge. Elle et sa silhouette de quinquagénaire bien entamée, maladroitement requinquée par des régimes qui ne font plus grand effet. Elle et ses courbes irrégulièrement disproportionnées par le poids des années.

En vingt minutes chrono, nous voilà associés à la vie, à la mort. Notre circuit préféré, c'était un périmètre bandé, un jour de semaine. Bandé d'insignifiants tacots qui se ressemblaient tous. Et qui nous ressemblaient. Tous gris ou presque, tous époumonant leurs cœurs de pacotille qui n'avaient rien d'un diamant poli par la main d'un dieu, pas même de celle d'un horloger suisse, tous bien rangés en file indienne, se reniflant le derrière fumant.

Une vie à renifler les émanations nauséabondes échappées d'un pot d'échappement... si ce n'est pas ça, l'enfer !

L'enfer c'est une piste sinueuse et enneigée, une route départementale par un weekend hivernal classé orange ou noir,

le thermomètre du tableau de bord bloqué sur moins douze degrés.

Moi qui aimais tant la douce chaleur de ma monture d'antan, avec son pur-sang cabrant, je me retrouve, oblige la désignation « quatre saisons », enserré de chaussettes à neige, ou, pire encore, attaché de chaînes en acier bien plus dégradantes qu'étouffantes, juste pour que Madame puisse aller skier en toute sécurité. Si ce n'est pas ça, l'enfer blanc...

L'enfer blanc, c'est un brouillard épais et givrant, à l'aube d'une journée de printemps. Une chape opaque et cotonneuse presque palpable en suspension, telle une épée de Damoclès par-dessus toute créature des environs ; par-dessous un verglas traître et piégeant, formé comme par magie en quelques instants. Elle, inconsciente du péril qui nous attend, aborde ce virage trop vite, trop confiante.

Pourvu qu'elle ne freine pas, pourvu qu'elle ne braque pas brusquement, pourvu qu'elle ne panique pas fatalement ! Moi, je perds toute adhérence, je glisse, je plane littéralement. Et cette barrière qui arrive trop vite, ce bout de chemin qui arrive trop vite, cet arbre qui arrive trop vite, et avec cet arbre toutes mes vies antérieures qui défilent dans mon esprit, remontent à la surface, se précisent jusqu'aux commencements !

Un arbre, c'est ce que je fus originellement. L'esprit d'un majestueux hévéa géant plus ancien encore que tous ces nains d'hominidés réunis. L'esprit de toute une forêt immaculée, plus ancienne encore que tous les êtres de la création réunis. Et voilà

qu'un mortel de l'espèce de ma compagne au manteau rouge est venu me saigner, m'entailler profondément pour extraire mon sang, arracher mon âme, extirper ma vie...

Nous y voilà... elle, six pieds sous terre. Moi, dans une montagne de chair et d'acier, de millions de mes congénères en guise de cimetièrè...

*

Alors, pourquoi moi ? Qui a décidé de me réveiller pour que je revive ce cauchemar indéfiniment ? Qui a décidé de mon sort dans cet enfer des vivants ?

Drôle de destin qu'est le mien...

Être ressuscité pour rouler entre les rayons d'un hypermarché, parfois flânant au rythme de la ménagère de moins de cinquante ans, parfois haletant à la cadence endiablée d'un petit cadre pressé. Des gratte-ciels bâtis de produits manufacturés, entassés par milliers, étourdissants, angoissants pour dernière prison. Mon ultime circuit, un labyrinthe de couloirs et un dédale d'étals sans fin, réincarné pour l'éternité dans la peau d'une roue recyclée d'un caddy de magasin.

Rafiaa HAJEM

Un circuit de vie

— Sarra ! Réveille-toi ! Ouvre les yeux ! Sarra !

Mais moi, je n'ouvre pas les yeux. Je n'y arrive pas. Mes paupières deviennent lourdes comme du plomb. J'ai beau vouloir répondre à cette demande, mon corps me lâche. J'essaye de faire bouger mon bras, mes doigts, mais en vain. Mon corps ne répond pas, c'est comme si j'étais enchaînée à mille cordes. Des voix me parviennent de l'extérieur. On m'appelle, on crie mon nom mais je n'ai pas la moindre force pour y répondre. L'obscurité devient de plus en plus dense. Les voix me parviennent désormais comme à travers une vitre... puis, le silence total ! Aucun son, aucun mouvement ! C'est juste moi dans une obscurité effrayante. J'essaie de saisir ce qui se passe, de me rappeler où je suis mais sans grand succès. Je fais un dernier effort et je réussis à bouger les doigts, puis mon bras, je me dresse et je regarde autour de moi. Personne ! Juste un long couloir et une faible lumière au fond. Qu'est-ce que c'est ? Je me lève et me dirige vers la lumière à pas hésitants. Un silence mortel règne sur l'espace, c'est à peine si je réussis à entendre le son de mes pieds qui frôlent le sol. Je regarde autour de moi, intriguée, essayant de trouver une explication logique à ce que je vois. Où suis-je ? Pourquoi suis-je seule ? Où sont les autres ? Et d'abord : quelle heure est-il ?

J'avance à petits pas, tourmentée toujours par ces questions

auxquelles aucune réponse n'est possible. Mais plus j'avance, plus le couloir s'allonge, et soudain, j'aperçois des fenêtres. Pourquoi je ne les ai pas remarquées auparavant ?

J'avance vers la première fenêtre et je m'accroche à la vitre pour mieux voir : c'est une salle de classe ! Des élèves qui font un exercice, l'institutrice qui passe, qui s'arrête devant une petite fille, se penche sur elle, lit ce qu'elle écrit puis se met à rire aux éclats. Son rire sarcastique résonne dans toute la salle : « Sarra ! Tu me fais pitié ! Avec ce niveau-là, tu n'iras pas loin. »

Je regarde à travers la fenêtre et je me dis que je connais cette institutrice, que je reconnais la classe !

— Oui, Sarra ! C'est toi.

Une voix me parvient au dessus des épaules. Je sursaute et je me retourne mais je reste tétanisée : c'est mon père.

— Papa ! C'est bien toi ?

— Oui, Sarra, et celle que tu es en train de regarder, c'est toi quand tu étais petite.

— Mais... je ne comprends rien. Où suis-je ?

— Tu es à mi-chemin, Sarra, entre la vie et la mort.

— Est-ce que je suis morte ?

— Pas encore ! Car tu vois, ma petite, on nous a toujours dit

qu'on ne choisit pas sa naissance ni sa mort. On nous a menti. C'est nous qui tenons notre sort. C'est nous qui choisissons le moment de partir et c'est à toi de choisir de rester en vie ou de mourir. Tu vois ce couloir, c'est dans ta tête que tu le traverses. Toutes ces fenêtres sont des regards sur les moments forts de ta vie, ceux qui sont restés gravés dans ta mémoire. Tu auras l'occasion de faire un circuit autour de ta vie entière, de t'y arrêter aux moments les plus forts, et ce n'est qu'au bout de ce couloir que tu choisiras si tu restes ou si tu en as assez. Vas-y, Sarra ! Redécouvre-toi !

— Attends, tu dis que c'est nous qui choisissons l'instant de notre mort, est-ce que c'est toi qui as choisi de partir, de nous abandonner ?

— En quelque sorte, oui. J'ai assez vécu là-bas. J'ai réalisé tous mes rêves. Je vous ai vus grandir, construire vos propres vies. J'étais avec vous quand il le fallait. Je n'ai raté aucun moment de vos vies. À un moment donné, je me suis senti inutile et j'avais envie de découvrir d'autres choses. Quand j'ai eu cette attaque cardiaque, j'ai vu défiler ma vie devant moi et j'étais content de tout ce que j'avais pu réaliser. Je n'avais plus grand-chose à faire et j'étais curieux de voir où menait ce couloir. J'ai fait mon propre choix et c'est à toi de faire le tien. Vas-y, Sarra !

Incapable de me ressaisir, je me regarde à travers la fenêtre de ma classe et la mémoire me revient. C'est moi avec mon institutrice. Hé oui, c'est vrai. Ce rire sarcastique est bien celui de mon institutrice qui se moque de mon français. Oui, ce jour-là j'ai décidé d'être professeur de français ! Je voulais lui montrer qu'elle

avait tort de me juger et de me sous-estimer. C'est fou combien est forte l'influence de nos instituteurs sur nous ! La relation qui naît entre un élève et son instituteur est de loin la plus belle des relations. C'est un mélange d'amour et de fascination. C'est le premier monde que nous construisons en dehors du cadre familial. Un monde qui se crée de rêve et d'ambitions, qui s'affermi par des rires et des larmes, des sanglots et des joies innocentes. Je me souviens que j'ai toujours aimé mes instituteurs. J'étudiais pour ne pas les décevoir. Même mon institutrice de français qui était dure avec moi, je l'aimais. J'ai décidé d'être professeur de français pour qu'elle regrette ce qu'elle avait dit. Son abominable rire m'a en quelque sorte sauvée.

J'avance vers la deuxième fenêtre : une jeune fille qui me ressemble tellement, qui pleure dans un coin, une lettre dans les mains. Mais oui, je me souviens de cet instant ! Mon tout premier chagrin d'amour. C'est ce jour-là que j'ai décidé de ne compter sur personne à part moi-même. C'est ce jour-là que j'ai compris que, dans les moments difficiles, tu ne peux compter que sur ta force intérieure, que tout le reste est un leurre. C'est fou combien l'amour agit sur nous ! Un seul mot d'amour est suffisant pour te rendre la plus heureuse des femmes. C'est un élixir qui donne à la vie un goût unique. Ce qu'une femme amoureuse ressent reste à jamais indescriptible. Avoir le cœur qui bat à tout rompre, cette indéfinissable joie qui t'envahit, qui allume en toi mille feux, qui te remplit de contradictions ; tu ne sais plus comment agir, tu cherches en vain à avoir une emprise totale sur celui qui tient ton cœur. Tu veux jouer avec lui à cache-cache pour le rendre plus amoureux. Tu inventes mille ruses pour susciter sa jalousie, car rien

n'est plus doux au cœur d'une femme amoureuse qu'un amant jaloux. Il te fait comprendre que tu es la seule qui compte pour lui, que tu es le centre de son univers, que tu es la brise qu'il respire pour rester vivant. Et sur ce, il ne supporte pas que tu sois loin de lui, hors de sa vue. Oui ! Rien ne vaut le sentiment d'être aimée, désirée, convoitée. On a beau dire que la femme trouve sa plénitude dans la maternité. Les féministes ont beau associer cette plénitude au rôle que la femme parvient à jouer dans la société, la femme ne se sent complète, complètement satisfaite, que dans le regard d'un homme amoureux.

Malheureusement, et comme toutes les belles choses qui ne durent pas, un amour n'est jamais éternel. Il est toujours suivi de cette maudite monotonie qui est capable d'éteindre les feux les plus ardents. Je revois cette jeune fille en larmes, la lettre entre les mains. À cet instant-là, on aurait pu me jurer par tous les dieux qui existent que cette souffrance serait passagère, je ne l'aurais pas cru. À cet instant, il m'a semblé que tout mon univers s'était écroulé. Sans doute, ce qui fait mal, ce n'est pas la rupture en elle-même, mais c'est ce sentiment d'être abandonnée, remplacée par une autre. Il est difficile pour une femme délaissée d'admettre l'idée qu'elle soit remplaçable ! Et pourtant, c'est vrai ! La première pensée qui vient à l'esprit d'une femme lâchée, c'est qu'il va le regretter plus tard, quand il aura compris qu'il avait un trésor. Mais cela ne se passe pas ainsi. Un homme qui décide de partir ne revient jamais. Il part à jamais sans regarder derrière lui. Il souffrira peut-être, mais il ne rebrousse jamais chemin. Un homme qui décide de partir sait qu'il n'a plus rien à gagner en restant.

C'est bizarre ! Au début de chaque relation amoureuse, un homme sait comment nous impressionner. C'est comme quelqu'un qui découvre soudain que le bonheur peut avoir un autre gout. Au départ, il fait tout pour que ce bonheur perdure, mais une fois habitué à ce gout, il se lasse et il part à la recherche d'une autre source de plaisir. Et cela a toujours été ainsi ; tu rencontres quelqu'un, tu tombes amoureuse de lui, tu crois que c'est l'amour de ta vie. Tu te plais à l'idée d'être adorée, cela satisfait ton ego, mais, après, tu te rends compte que tu n'arrives pas à captiver son attention éternellement. Il te quitte, cela te brise le cœur, tu crois que tu ne vas plus te remettre, mais la vie fait en sorte que tout s'oublie.

Je me regarde à travers la fenêtre. Cette lettre aurait pu me détruire. Mais elle m'a fait comprendre qu'on ne peut jamais être le centre d'intérêt de quelqu'un à jamais. Je me rappelle bien cette lettre : « Désolé ! Il faut qu'on arrête de se voir. On n'est pas compatibles, tous les deux. » Au début, cela m'a fait mal. J'avais l'impression de ne plus pouvoir respirer. J'avais l'impression que ma vie n'avait plus aucun sens, puis j'ai appris à le détester, à le maudire et, dans un élan d'ego, je me suis dit que personne ne méritait mon attention, que je devais m'aimer moi-même au lieu de me faire souffrir, que je ne laisserais plus jamais quelqu'un me faire du mal. C'est ainsi que je me suis accrochée à mes études.

J'avance encore et, à chaque fois que je me penche sur une fenêtre, un nouveau souvenir surgit de nulle part, chargé d'émotions, de joies et de souffrances qui ont accompagné ma jeune personne. C'est comme un album de photos sauf que ces photos prennent vie dès que je m'approche de la fenêtre. Et les

fenêtres se succèdent, l'une après l'autre m'apportant à chaque fois une nouvelle réalité, me dévoilant une séquence de ma vie que j'avais cru oublier.

Au fur et à mesure que j'avance dans le couloir, des sentiments contradictoires m'envahissent. Parfois, c'est la joie, en me regardant sursauter d'enthousiasme à chaque réussite scolaire ou universitaire, en tenant le bouquet de la mariée avec ma belle robe blanche, en tenant tour à tour mes deux bébés... Parfois, c'est la tristesse qui me serre le cœur, quand je me vois dans un cimetière, faisant mes derniers adieux aux êtres chers que j'ai perdus.

Une fenêtre encore me laisse clouée de souffrance : celle qui me renvoie le jour de l'enterrement de mon père. Je me vois effondrée de douleur, perdue, et le souvenir de cet instant revient. Mon père m'a appelée un jour avant, me demandant de venir lui rendre visite. Je refuse car j'avais à faire. Le lendemain, on m'appelle pour me dire que mon père est parti. Je me rappelle ce jour-là, car je me sentais coupable. J'aurais dû y aller. La mort est sans aucun doute la face la plus hideuse de l'existence quand elle t'empêche de dire adieu à ceux qui disparaissent. Ce qui rend ce moment si singulier, c'est qu'il ne te prévient pas de la date du départ. Un voyage inconnu vers un monde inconnu.

C'est le seul moment où le mot regret ou remords prennent toute leur acception. Durant toute notre vie, on a l'impression d'avoir la liberté de choisir, de décider de tout, mais tu ne peux pas décider qu'une personne meure ou vive. On choisit quand les autres font irruption dans notre vie et quand on les chasse de

notre univers, mais on ne choisit pas leur mort. D'ailleurs, ceux qui décident de choisir à leur place sont jugés coupables. J'aurais tant aimé que ce soit moi qui choisisse quand les êtres que je connais nous quittent ! Mais je sais que, même si j'avais ce droit, je ne pourrais jamais décider d'ôter la vie à quelqu'un. La vie est trop belle, ce serait un gâchis de ne pas la vivre amplement.

C'est pourquoi ma rencontre avec mon père m'a désemparée. C'est lui qui a décidé de renoncer à la vie ! Et moi qui avais passé des jours et des jours à reprocher à Dieu sa mort ! Comme tous les êtres humains, dans les moments de faiblesse, on s'approche de Dieu, on l'invoque, on le prie, on implore sa miséricorde, mais quand nos souhaits ne sont pas exaucés, on se retourne contre lui, on se ressaisit juste après, on le prie pour qu'il pardonne notre insolence, qu'il nous soutienne dans ces moments de faiblesse. Mais pourquoi la présence de Dieu ne devient-elle forte dans nos cœurs qu'aux moments de détresse ? Et pourquoi perd-on la foi quand le destin s'oppose à nous ? Dracula n'a-t-il pas perdu la foi quand sa femme lui a été dérobée par la mort ?

J'avoue que ma relation avec Dieu a toujours connu des hauts et des bas. Sans perdre cette conviction intime qu'il est toujours là à nous observer, j'ai eu des moments de doute sur sa présence dans nos vies. Je l'ai toujours prié depuis mon jeune âge pour qu'il intervienne dans ma vie, mais il n'a jamais fait signe. Je l'ai prié pour que mon bonheur dure et ça n'a jamais duré, pour que les êtres qui me sont chers restent toujours à mes côtés et ça n'a jamais été le cas, pour que mes rêves les plus fous et les plus simples se réalisent, mais je me rends compte que toutes les réussites que j'ai eues dans ma vie sont venues couronner un long

et persévérant travail. J'ai fini par désespérer des miracles et compter uniquement sur mon effort. Mais peut-être que c'est cela, le génie divin ! Nous amener à compter sur nous-mêmes, à « cultiver notre jardin » sans attendre une intervention extérieure. J'avoue que le concept religieux m'a toujours intriguée. Je me pose toujours des questions sur l'essence et le sens de la vie, que je me mets vite à chasser de peur de frôler l'impiété. Peut-être que la réponse se trouve au bout de ce couloir ? Rencontrer mon père n'est-il pas un vœu exaucé ? Dieu n'est-il pas en train de répondre à mes doutes ? Combien de vérités j'ai découvertes, aujourd'hui ?

J'avance encore dans mes souvenirs, le cœur ému, un peu sidérée de voir que, malgré toutes ces peines, je continue d'avancer dans la vie. Je regarde cette petite fille qui ne cesse de grandir d'une fenêtre à une autre, de murir et de se nourrir de ses expériences. C'est bizarre de se regarder comme à travers un miroir, de se contempler, de porter sur soi un regard extérieur. Mais c'est un regard plein d'admiration car les fenêtres ne me montrent presque que les moments pénibles de ma vie, ces moments où j'aurais pu douter de moi-même, où j'aurais pu lâcher prise, des moments qui retracent les épreuves de la vie, que j'ai pu passer avec succès. Mais pourquoi seuls les moments pénibles restent-ils gravés dans la mémoire ? Durant ma vie, j'ai pu goûter aussi au mystérieux bonheur d'être aimée, courtisée, privilégiée. Comment se fait-il que ces moments passent sous silence ? Que seule la douleur s'affiche à travers ces fenêtres ? Peut-être que l'homme n'apprend que de ses douleurs ? Peut-être que seule la souffrance nous donne de la force pour tenir bon et continuer dans les orages de la vie ?

Mon père avait raison ! Je suis en train de me redécouvrir, de m'arrêter sur ces stations importantes de ma vie. C'est comme dans un rallye où le pilote s'arrête juste pour faire le plein et réviser le moteur. Nous aussi, nous parcourons notre vie. Nous participons tous à ce rallye et nous nous rechargeons de nos défaites et de nos déceptions. Nous repartons toujours plus forts et mieux armés.

J'avance encore, maintenant plus curieuse pour découvrir ce que j'ai pu cacher dans les méandres de ma mémoire, et j'arrive devant la dernière fenêtre. C'est moi, étendue sur un lit, que j'ai quitté tout à l'heure pour me trouver dans ce couloir. Je suis entourée de médecins qui cherchent à réanimer mon faible corps. Et voilà ! Ça me revient. J'étais sur la route, j'allais chercher mon fils quand un camion surgit de je ne sais où. Des klaxons, des cris, puis le néant.

Je reste perplexe devant cette fenêtre. Je me regarde et je me demande si cela vaut la peine que j'y retourne. Pendant toute ma vie, j'ai vécu pour les autres. Jeune, je faisais tout pour satisfaire mes parents. Épouse, j'ai tout fait pour être avec ma famille. J'ai travaillé pendant toute ma vie avec acharnement. J'ai mené une vie assez comblée. N'est-il pas temps que je me repose ? N'est-il pas temps que je parte, que je rejoigne mon père et rattrape le temps perdu ? Cet accident que j'ai eu n'est-il pas un signe divin, un coup de grâce pour que je me repose ? Les vers de Baudelaire me parviennent à l'esprit :

« C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre... »

Mais si je décide d'arrêter tout maintenant, qui finira ce que je devais faire ?

J'ai encore des devoirs à accomplir, des joies à vivre, des instants où je dois être présente, là, avec eux. On ne meurt pas sans finir ce qu'on a à faire ! Et ces rêves que j'ai reportés pour plus tard, les projets que j'ai prévus et que je n'ai pas encore réalisés ? Je regarde encore à travers la fenêtre. C'est moi, alourdie par les dures épreuves de la vie, ternie par les différentes peines que j'ai dû affronter. Mais aussi, c'est moi et... les autres ! Mon mari qui se tient dans un coin, presque perdu, mes enfants en larmes, mes amis rongés d'inquiétude.

NON ! Sarra ! Tu ne peux pas partir comme ça ! Mourir, c'est presque être lâche ! C'est s'arrêter et rebrousser chemin. Tu n'es pas encore prête. Ta place est là, courage !

— Docteur ! On l'a. Je sens son pouls. Elle revient.

François NOLLET

Sur la route

Je marche sur une route de ciment. Cela fait des années que j'arpente cette route. Je connais son origine, je sais où elle me mène. Tel un circuit qui forme une boucle, mon chemin a pourtant un début et une fin. Tous les jours, je compte mes pas. Parfois j'en fais beaucoup, parfois peu. Toujours est-il que je ne peux qu'avancer. Je n'ai que ça à faire, de toute façon. Autrefois, j'avais un travail, une famille, une épouse. Nous n'avions pas d'enfant. C'est peut-être parce que nous n'en n'avons jamais eu, qu'aujourd'hui, je me trouve sur cette route grise et morne.

Si je marche de la sorte, c'est pour retrouver mon épouse, elle m'attend au bout du chemin. Je me demande si elle sera heureuse de me voir, nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes. Pourtant, je continue de marcher, pas après pas.

Hier, j'en ai fait dix-mille. Je note mes scores sur un bout de papier. Souvent, on me le prend, je me débrouille alors pour en trouver un autre. Mon record est de vingt-cinq-mille pas. C'était un jour de pluie. Je marche davantage les jours de pluie. Je ne pense pas pouvoir égaler ce record. Le lendemain, j'étais épuisé. Et puis le lendemain, il faisait beau, chaud même. Il m'est difficile de marcher quand il fait chaud, je sue, ma mauvaise odeur me colle à la peau et finit par envahir mes vêtements. En plus, ma tête tourne, je manque d'air, je ne parviens plus à compter.

Je me souviens de mon premier pas sur cette longue avenue. On me l'indiqua d'un hochement de tête. Je n'étais pourtant pas prêt à entamer ce chemin que je savais long.

Tous les jours, j'avance sur cette route, seul, même si parfois ma famille m'observe depuis le bas-côté. Il est rare que je m'arrête pour les saluer. Ils me retarderaient et ne peuvent pas marcher avec moi. Je suis sûr que mon frère ne suivrait pas le rythme. Il est sportif, bien plus que moi, mais depuis le temps que je marche, maintenant, je reste convaincu de faire facilement mille ou deux-mille pas de plus que lui, sans forcer. Ma mère ne tiendrait jamais le coup. Mon père, lui, ne verrait pas l'intérêt d'avancer. Il resterait allongé sur le bord du chemin, trop occupé à lire.

Il m'arrive de lire en marchant. Quand je fais une belle journée de marche, disons dans les douze ou treize-mille pas, je me permets le lendemain de ne pas les compter. Ça me détend, et j'ai le sentiment d'être libre. Je me repose l'esprit. Compter me fatigue parfois plus que marcher. C'est dans ces moments-là que m'apparaît la faiblesse du cerveau humain. Parfois, l'esprit ne peut supporter ce que le corps encaisse. Je pense souvent au « mur » du marathon. D'après les coureurs, au bout de trente kilomètres, c'est le mental qui flanche. Si on le laisse prendre le dessus sur le physique, la course s'arrêtera là. C'est idiot tout de même. Les meilleurs coureurs parviennent à franchir ce mur et repartent de plus belle, les autres s'effondrent. Je me demande souvent si des athlètes sans cerveau pourraient avaler des centaines de kilomètres. Sans doute que oui.

Moi, je ne cours pas, je marche, mais parfois, parce que je ressasse et rumine, je parviens à plus de quinze-mille pas sans m'en rendre compte. Le soir, je me couche sur le bord du chemin et m'endors en souriant. Le lien étroit, presque magique, qui s'étire entre le corps et le cerveau, me fascine. C'est d'ailleurs l'un de mes sujets de prédilection depuis que je suis sur la route. J'avance, je compte, je pense, j'avance, je compte, je pense. Et je recommence.

Un matin, alors que je m'apprêtais à reprendre mon chemin et à compter mes pas, un homme est apparu. J'étais sidéré. Je savais ne pas être seul sur cette route, je n'avais pour autant jamais rencontré personne. Je m'arrêtai un instant, curieux de la réaction qu'il aurait en me voyant marcher, marcher, marcher encore. À ma grande surprise, il me fit un signe de tête et m'accompagna. Lorsque nous faisons route ensemble, nous ne comptons pas les pas. Nous devisons gaiement, commentions l'élasticité et le grain du revêtement. Il me semblait connaître parfaitement le moindre petit éclat, la plus petite aspérité qui jalonnaient le chemin. Il m'avoua marcher lui aussi de temps en temps. Au début, comme moi, il en était féru. Le temps passant, il perdit courage et préféra attendre sur le côté. Je n'osais pas lui demander quelle était la personne qui l'attendait au bout de la route. J'avais peur de la réponse mais je me doutais qu'il n'était pas impatient de la retrouver, sinon, il marcherait. Un jour, je ne le vis plus, il était parti. À nouveau seul, je recommençai à compter mes pas.

Pour ma part, c'est ma femme que je retrouverai au bout de la route. C'est tant mieux, qu'elle attende. Elle n'aurait de toute

façon pas marché avec moi, elle détestait ça. Dans mon ancienne vie, je lui proposais souvent de m'accompagner pour une promenade dans les bois. C'était au temps où marcher était un plaisir et pas encore une nécessité. Elle levait les yeux au ciel et me demandait ce que je pouvais bien apprécier dans ces balades interminables. Pour elle, marcher signifiait démarrer d'un point A pour rejoindre un point B. Si elle me voyait aujourd'hui, je suis sûr qu'elle se moquerait de moi. Je sortais donc seul avec le chien. Je me lançais sur des sentiers de forêt et ne rentrais que plusieurs heures plus tard.

À l'époque, il ne me serait jamais venu à l'idée de compter mes pas. Pour quoi faire ? C'est peut-être de ces longs après-midis que m'est venu le gout de la marche. Quoi qu'il en soit, ce fut un excellent entraînement, même si je me rends compte aujourd'hui à quel point je marchais mal. Je ne pouvais le savoir alors, car ces balades relevaient plus du hobby que de la passion. J'étais un piètre marcheur. Aujourd'hui, comme les gens qui ont peu d'occupation, j'ai fait de la mienne une véritable discipline. Au bout de cent-mille pas sur cette route, j'ai dû me rendre à l'évidence que si je n'adaptais pas ma technique, je n'arriverais jamais à conserver un rythme décent. Avec patience, j'ai décortiqué la chute perpétuelle qu'implique le pas en avant jusque dans sa plus petite définition. C'est devenu une obsession.

Je parle donc en tant qu'expert et je peux affirmer que la marche constitue un exercice d'une complexité ensorcelante, et quand on l'exécute avec maîtrise, d'une élégance qui confine à la plus exquise volupté. Le balancement de mes bras, le mouvement ample de ma cuisse, l'attaque de ma jambe et le

déroulé de mon pied s'accordent parfaitement avec le roulement de mes hanches. Une chute voulue, attendue, n'appelant que la suivante, une valse à trois temps.

Je doute que les peintres osent un jour figurer un homme qui marche, tant leur serait inaccessible la subtilité lovée au sein de cet art. Je ne pense même pas aux photographes. Il est curieux de se dire qu'une photo est capable, plus qu'un autre art, de rendre toute l'intensité de la tristesse ou de la joie, alors que le simple fait de marcher ne peut se traduire que par sa réalisation concrète. On dit qu'une photo vaut plus que mille mots, je suis de ceux qui pensent qu'elle ne vaudra jamais un pas.

Lors de mes promenades, le dimanche donc, je marchais n'importe comment. Il m'arrivait de perdre l'équilibre. J'accusais d'outrage une pierre ou une racine au lieu de repenser mon geste. J'étais trop occupé à rêvasser. Je ne suis pas tête en l'air, on me sait calme et efficace. On m'a même décrit comme froid et austère, je ne prétendrais pas le contraire. Malheureusement, cela ne joua pas en ma faveur. Pour autant, je suis un homme normal. Je respire, je mange, je dors, je marche. Et je rêve.

Sur la route, je pense souvent aux enfants, à ceux que ma femme et moi aurions pu avoir. Je m'imaginai, lorsque je partais dans les bois derrière la maison, voir mon fils ou ma fille courir devant moi, jouant avec le chien. Cette vision me remplissait de félicité. En regagnant la maison, ce sentiment s'évanouissait. Nous ne réussîmes jamais le miracle de la conception. Nous essayions, bien entendu. Elle et moi désirions la même chose mais cela n'arriva jamais. Afin de nous épargner la torture de nous poser les

questions qui dérangent, nous n'étions jamais à court d'excuses : nous étions stressés, le travail nous prenait notre énergie et notre temps, la natalité du pays est en baisse, cela viendra quand cela viendra. Nous nous réjouissions même de ne pas avoir à gérer un petit être quand notre vie nous étouffait déjà. C'est aussi pour ça que l'on a pris un chien. Dépendant mais pas trop.

Je n'ai jamais osé demander à mon épouse ce qu'elle pensait réellement de cette situation. Je me disais qu'elle s'en accommodait très bien, d'ailleurs elle fut de plus en plus prise par son travail. Elle rentrait tard le soir, constamment entre deux réunions et des dossiers à rattraper le weekend. Nous parlâmes de moins en moins d'enfant, puis plus du tout. Il y a des couples qui n'en ont jamais eu, cela arrive à des gens très bien. Je crois me rappeler que Pierre et Marie Curie n'ont pas eu d'enfant. Je ne nous compare pas à deux grands savants, mais l'image me paraît suffisamment éloquente pour illustrer mon propos.

Je me rends compte que si je marche, c'est aussi pour ne pas penser à la raison pour laquelle je le fais. Si je m'arrêtais trop longtemps, les regrets profiteraient de mon immobilité pour me saisir, peut-être ne jamais me lâcher. Alors je marche. Lorsque j'étais petit, je rêvais de parcourir la terre. Doué pour les chiffres, j'ai compté qu'il me faut soixante-quatre millions de pas pour traverser le monde. J'en suis encore loin, d'autant plus que l'on m'a pris, une fois de plus, le bout de papier sur lequel j'ai noté mes pas. Je ne crois pas que la route que j'emprunte me permette de faire le tour du globe. En théorie, je sais que j'ai déjà effacé la distance entre Paris et New-York, au moins deux fois. Cette route est pratique, finalement, je n'ai pas à traverser la mer.

Je me vois entrer dans la ville sous les hourras de la populace rassemblée pour mon triomphe.

Point de joie ni de fête lorsque je rentrais de mes promenades. Je rêvais de moins en moins, miné par l'incapacité de mon couple à faire des enfants. Un jour, sans le dire à mon épouse, je pris congé et me rendis dans une clinique pour un test de fertilité. Pourquoi ne pas en avoir parlé à ma femme ? Parce que je craignais que l'on me dise que j'avais un problème, ou qu'on m'annonce que tout allait bien. J'eus raison de tenir ma langue, les résultats me parvinrent quelques jours plus tard. Stérile. Rien que le mot vous assèche. Si le but de toute espèce est la reproduction, que faire d'un homme qui n'en est pas capable ? J'avais le sentiment d'être une terre aride. Pas un désert de sable, non, puisqu'on peut y trouver des oasis. Plutôt une étendue de pierre, genre Gobi.

Je ruminai pendant des semaines. Ma femme semblait tellement occupée par son travail que je n'osais aborder le sujet. Ses réunions s'étiraient, ses semaines s'allongeaient, nous n'avions pas parlé d'enfant depuis des mois, nous ne faisons même plus l'amour.

Peut-être aurais-je dû lui dire que je ne pouvais procréer. Ce traumatisme aurait pu provoquer un électrochoc et nous nous serions soutenus dans l'adversité. Un jour, c'est elle qui créa la surprise.

Je revenais d'une balade dans les bois quand je la vis sortir de la maison, venir à ma rencontre et me sauter dans les bras. Elle

était enceinte. J'étais toujours stérile. Elle crut que le choc de la nouvelle expliquait mon teint livide. Je sus dès lors que ma femme me trompait.

Marchant sur la route terne et nue, je me dis que les choses auraient pu en rester là. Un écart de conduite, cela arrive à tout le monde. Je m'accrochais à l'idée d'avoir un enfant, pas le mien, certes, mais je l'élèverais avec ma femme. Peut-être crut-elle même être enceinte de moi. Après tout, je ne lui avais jamais parlé des tests que j'avais faits. J'étais rempli d'attentions pour elle, la choyais et la couvais. Du moins quand elle était là. Toujours plus absente, je ne la voyais presque plus.

C'est alors que je fis pour la première fois l'expérience du « mur » des marathoniens. Je partis en promenade, un dimanche comme les autres, et me foulai la cheville au bout d'un kilomètre à peine. Je marchais vraiment mal, à l'époque. Clopin-clopat, je rentrai chez moi précédé par mon chien. Quand je passai le seuil de la maison, je perçus des gloussements et des gémissements. Craignant que ma femme ne soit blessée, gisant quelque part dans la maison, je louai le ciel qui m'avait fait perdre l'équilibre dans une ornière. Je m'orientai vers la chambre, guidé par la voix de mon épouse. Quand j'ouvris la porte, je me pris le mur des trente kilomètres en pleine face. Ma femme était au lit avec un homme. Si j'avais été doué d'un mental plus résistant, peut-être aurais-je pu franchir ce mur. Ce ne fut pas le cas. Mon esprit sombra et entraîna mon corps dans sa chute.

Mon avocat ne put rien y faire. Le juge décréta que je me savais stérile, et, ma femme enceinte, seul un idiot croirait que je n'avais

pas prémédité mon geste. Un homme calme et efficace, voire froid et austère, ne perd pas la tête. Triple homicide : ma femme, son amant et le bébé. Perpétuité.

Depuis, dans ma cellule, je marche. J'en ai pris l'habitude durant mes longues promenades du dimanche. La cellule n'est pas grande, cinq pas à peine. Alors, je les compte. Ma famille vient me voir de temps en temps au parloir. Je n'ai pas grand-chose à leur dire, je reste silencieux la plupart du temps. On m'a un jour collé un compagnon de cellule, il n'a pas tenu longtemps. Le matin, je me lève, je marche et je compte mes pas. Sur le sol de ciment, j'avance. Au bout de la route m'attend ma femme. J'ignore si elle sera heureuse de me voir, nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes.

Ilhem BRAÏKI

Le voyage de Périple à travers le temps

Perdu, angoissé, épuisé par un quotidien banal et un avenir incertain, Périple veut chercher un sens à sa vie. Avidé d'infini, assoiffé d'absolu, il souffre des limites que lui impose sa destinée terrestre. Il éprouve un dégoût de l'existence et un incurable ennui. Pris d'un mal existentiel et inadapté à la société, il se rend chez un psychologue renommé, dans l'espoir de voyager aux frontières de son inconscient jusque-là inaccessible et obscur.

Étalé sur le divan dans une chambre presque noire, les mains détendues, le corps entièrement relâché, Périple tombe dans un sommeil profond. Guidé par les questions du thérapeute, il commence à se confier. C'est alors du dedans qui s'exprime. Il se trouve dans un royaume imaginaire dont il se croit le souverain. C'est la ville de Troie. Il se réincarne dans le corps du roi Priam...

Celui-ci avait appris que son fils cadet Pâris serait responsable de l'incendie de Troie. Il décida de l'abandonner dès sa naissance dans la nature en espérant qu'il serait dévoré par une bête féroce. Mais Pâris survécut et devint un beau jeune homme.

La déesse Discorde, qui n'avait pas été invitée aux noces de Pélée et Thétis, décida de se venger en lançant une pomme d'or parmi les invités, en criant : « À la plus belle ! ». Les déesses Héra, Athéna et Aphrodite déclarèrent chacune qu'elles en étaient dignes. Zeus, ne voulant pas prendre le risque de les départager,

leur dit de descendre sur Terre pour demander son avis au très beau mortel Pâris. Héra lui proposa le pouvoir royal, Athéna la sagesse et la victoire au combat, et Aphrodite d'épouser la plus belle des femmes, Hélène. Pâris offrit la pomme à Aphrodite et provoqua la colère des deux autres déesses. Plus tard, il revint à Troie et fut reconnu par son père Priam.

Hélène était l'épouse du roi achéen Ménélas de Sparte. Au cours d'une visite, Pâris brisa les lois de l'hospitalité et enleva Hélène pour la ramener à Troie. Tous les rois grecs, qui avaient juré de protéger Hélène, décidèrent de partir en guerre contre Troie pour venger Ménélas.

Périple, incarné dans le corps de Priam, rebâtit Troie ruinée par Héraclès. Il étendit son royaume et il régna sur la Troade, la Phrygie, Lesbos et les îles voisines. Sa richesse était proverbiale mais il fut le dernier roi de Troie.

Après ce voyage victorieux dans l'antiquité, Périple se trouve dans une ville médiévale protégée par d'épaisses murailles. Ses maisons étaient construites avec des carreaux de grès. Dans les rues, il y avait des spectacles, des foires où s'exposaient des marchandises de toute sorte, des saltimbanques, des funambules, des lanceurs de couteaux, des ventriloques, des conteurs et des bouffons. Sur la grand-place, Périple est attiré par un poète qui chante la joie et la courtoisie. C'était un troubadour qui prononçait de belles paroles :

*Par sa joie ma Dame peut guérir,
par sa colère elle peut tuer.*

Réjoui par ce chant, assoiffé d'en avoir davantage, un destin étrange le renvoie à une autre époque où dominent la finesse des décors et le raffinement des goûts. Il se trouve dans la peau de Michel-Ange en train de peindre Le Jugement dernier. Au centre de cette fresque, Périple trace le corps du Christ en majesté qui lève la main d'un geste de juge impitoyable. À ses côtés, la sainte Vierge détourne le visage en signe de pitié.

Il se dirige aussitôt vers le Grand siècle où la vie est songe et mensonge. Dans cet univers incertain et divers, il n'arrive pas à distinguer le vrai du faux, la réalité du rêve, le réel de l'illusion. Le mouvement et l'instabilité sont l'essence même de l'être. Il éprouve une énorme difficulté à saisir le monde des apparences et des illusions, parfois plus vraies que la réalité elle-même.

Son voyage lui semble long mais plaisant. Il continue son chemin illusoire vers le siècle des Lumières, où la raison fut le guide suprême des hommes vers le bonheur, la liberté et le savoir. C'est l'époque qui annonce le déclin de la monarchie et la noblesse, qui n'étaient plus qu'une façade sans crédibilité. Périple sort de l'incertitude et de l'illusion du baroque pour voir les choses plus clairement. Pour la première fois, dans cet étrange voyage, il voit le monde incertain et confus se transformer en lumières qui dissipent les ténèbres de l'obscurantisme.

Sa promenade marquée par le passage d'un siècle à l'autre le renvoie à une époque d'écrivains voyageurs, insatisfaits, instables jusque dans leurs attachements sentimentaux, inquiets de découvrir le nouveau langage qui donnerait forme à leurs aspirations : l'étrange dix-neuvième. Périple découvre deux

images contradictoires, celle du bourgeois replet, éclatant de satisfaction dans son gilet orné d'une montre en or, bien installé dans sa fortune, et celle du jeune homme mince et pâle, serré dans sa redingote noire, le front mélancolique, réfugié au sommet d'une montagne.

À travers ce renouveau de la sensibilité qui l'élève et le définit, Périple trouve refuge dans l'océan tourmenté de l'Histoire. Chez lui, l'ennui, approfondi par la solitude et par le vertige du temps qui passe, est un mal absolu. Il éprouve tragiquement l'aridité d'une vie sans amour et le caractère chimérique de ses espoirs. Il s'identifie aux écrivains romantiques cherchant à expliquer les causes de ce mal de vivre qui a atteint toute une génération. Il entend le célèbre cri de Hugo : « Ah ! insensé qui crois que je ne suis pas toi ! » et capte le regard chargé de compassion et de compréhension de Lamartine et de Vigny.

Ce monde dans lequel se réalise l'impossible, fusion entre plusieurs images, permet à Périple le retour à une vie antérieure qui lui ouvre la voie cette fois vers l'exploration des domaines mystérieux et surnaturels. Il s'efforce de saisir dans cette période d'évasion et de subjectivité les puissances secrètes que sont les rêves et les réminiscences.

Périple se réveille d'une expérience charmée de ce qui n'est plus, avec la conscience de la fragilité de la vie et la nostalgie d'un passé trop vite enfui. Il demande aussitôt à son médecin une nouvelle séance dans l'espoir de revivre une éventuelle autre aventure. Le docteur lui conseille de revenir le lendemain. Émerveillé par cette rêverie, Périple se précipite au cabinet et se

dirige vers ce divan magique. Le médecin lui annonce qu'il n'aura plus besoin de lui et que son voyage ne sera jamais fini...

« *Le Phare* » était un bistrot de marins ancré face au port. Derrière ses fenêtres constamment embuées, l'endroit jouait son rôle de relai entre terre et mer. À l'intérieur, quelques tables, un poêle à bois. Aux murs, des instruments de navigation, de vieilles photographies de bateaux et de marins du coin, tous décédés ou disparus en mer depuis longtemps. Du monde moderne, rien n'avait semble-t-il le droit de prendre place. Pas d'écran plat ni de musique envahissante, juste des conversations ou le silence. Jean aimait cet endroit. Il y venait déjà avec son père quand il était enfant. D'ailleurs, sur l'une des photos jaunies au-dessus du bar, il le voyait, entouré de ses camarades, tous de fiers et robustes marins, leurs regards lavés par le vent et le sel de la mer. « Une vie rude, des hommes rudes », comme on disait en ces temps-là. Son père, disparu en mer alors qu'il n'avait que dix ans, marquant d'un trait douloureux la fin de son enfance. « Tu reprends la même chose, Jean ? » proposa son voisin, également accoudé à l'antique comptoir en bois. Il accepta d'un simple hochement de tête. De toute manière, personne ne l'attendait plus chez lui depuis longtemps et la perspective d'une nouvelle soirée passée seul le déprimait d'avance. Son épouse Madeleine, « Mado » comme il l'avait appelée durant plus de cinquante ans, était décédée trois ans auparavant, de cette maladie dont il n'aimait pas le nom, qui l'avait consumée de l'intérieur et avait brulé tous ses souvenirs. Il termina son verre sans plaisir et ferma les paupières, mettant un voile d'obscurité sur ses yeux verts,

depuis longtemps vidés de leur éclat. Ce soir, peut-être, il aurait enfin le courage. Longer la côte, grimper le sentier qui mène à la falaise et sous les assauts du vent, faire un dernier pas dans le vide.

La voix de *Chet Baker* inondait l'habitacle surchauffé sous le va-et-vient des essuie-glaces. Au volant, Alex tapait la mesure de sa main gauche, geste qui était devenu comme un réflexe pour elle. Il faisait nuit et la pluie s'était mise à tomber depuis peu sur la départementale longeant la côte. Elle avait hâte de rentrer chez elle. C'était le jour de l'inventaire à la librairie et elle n'avait pas eu un moment pour elle jusqu'à la fermeture. Lucie serait sûrement en train de dormir mais elle irait la border et l'embrasserait sur le front en respirant son odeur de petite fille. Avec Luca, ils déboucheraient une bonne bouteille de vin, parleraient le reste de la soirée et feraient l'amour avant de s'endormir enlacés. Telle était son envie. Avant de prendre la route, malgré sa fatigue, elle n'avait pas su déroger à son rituel. Elle s'était promenée sur la plage, profitant des derniers rayons du soleil couchant. Le vent était revigorant et elle s'était arrêtée un moment face à la mer, respirant à pleins poumons l'air marin, délicieusement salé. Elle savait que jamais elle ne pourrait se lasser de ce spectacle. Rendez-vous des rêveurs depuis la nuit des temps, elle avait compris qu'un coucher de soleil était un cadeau pour ceux qui prenaient la peine de l'admirer. Loin de la mer, elle se sentait physiquement diminuée, atteinte au plus profond d'elle-même, dépossédée d'une chose devenue vitale avec le temps. D'autres ressentaient cela pour la montagne ou les forêts, elle c'était la mer.

Alex roulait depuis une dizaine de minutes et n'avait croisé que deux voitures, sur cette route peu fréquentée en cette période de l'année désertée par les touristes. Elle vit les phares d'une voiture venir en sens inverse. Les deux points lumineux se rapprochaient terriblement vite, trop vite. Alex sentit son cœur s'emballer et poussa un cri de frayeur, éblouie par les phares de la voiture qui fonçait droit sur elle. Elle tourna le volant de toutes ses forces, le pied à fond sur l'accélérateur. Le moteur rugit violemment, la voiture quitta la route et sembla planer dans les airs quelques instants. Le temps s'arrêta, suspendu dans l'effroyable peur de la suite. Chet Baker chantait toujours de sa voix douce. Le premier choc donna l'impulsion. Un ballet mécanique de mauvais goût commença, un emballement de ferraille fracassée et de vitres brisées se succéda. Après plusieurs tonneaux, le véhicule s'immobilisa, renversé sur le toit, laissant dans son sillage l'écho violent d'un silence assourdissant. À vingt mètres de là, un corps encore chaud gisait dans les herbes mouillées. La pluie redoubla d'intensité.

Dehors, il faisait déjà nuit. Au loin, Jean entendait les vagues qui venaient inlassablement s'étendre sur la plage, comme une invitation à de nouveaux voyages, qu'il savait qu'il ne ferait plus. Il marcha jusqu'à son auto sous l'averse, les épaules remontées et les mains dans les poches. La falaise, cachée dans l'obscurité l'appelait. Non, pas ce soir... Honteux, comme s'il avait manqué un rendez-vous, il s'installa au volant, mit le contact et démarra. Il habitait dans un petit hameau niché entre les dunes à cinq kilomètres de là, en contrebas de la départementale menant à la ville. Il ouvrit sa vitre pour laisser entrer de l'air frais, la pluie ne le dérangeait pas. Perdu dans ses pensées, son pied appuya plus

fort sur l'accélérateur, l'aiguille du compteur ne cessait de grimper. Au volant, Jean était ailleurs et se laissait porter par la vitesse du véhicule qui semblait ne plus avoir besoin de son aide pour tracer sur la route détrempée. « Je t'aime, Jean ». Mado était allongée nue sur la plage. Ils venaient de faire l'amour pour la première fois et peinaient à calmer les battements de leurs cœurs. Le sable leur collait à la peau mais ils s'en fichaient. Devant eux, la mer s'offrait à leurs yeux, comme la promesse d'éternité. « Je t'aime, Mado », avait répondu Jean. Ils avaient dix-sept ans. Le soleil était haut dans le ciel et leur réchauffait le corps. Soudain, Mado lui serra douloureusement la main. « Jean ! Réveille-toi ! C'est quoi ces lumières qui viennent sur nous ? »

Tout alla vite. Avant qu'il ne réagît, il vit les phares devant lui qui l'éblouissaient, quitter la route et se perdre dans la nuit. Il appuya alors sur la pédale des freins et entendit crisser les pneus sur le bitume pendant un temps qui lui parut interminable. « Merde ! Qu'est-ce qui s'est passé ?! » Ses mains tremblaient violemment et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Sous la pluie battante, Jean sortit de sa voiture. L'air empestait le caoutchouc brûlé. À une centaine de mètres de là, il vit deux phares immobiles percer l'obscurité. Il courut de toutes ses forces vers les deux points lumineux. Jamais il n'eut aussi peur de lumières dans la nuit.

La route fut barrée dans les deux sens. Le halo bleu des gyrophares montait haut dans le ciel noir. La pluie avait cessé de tomber pour laisser place à un froid glacial. Une première ambulance, toute sirène hurlante, se fraya un passage entre les véhicules de secours pour rouler à tombeau ouvert en direction

de la ville. Longtemps, le vent apporta le cri pénétrant de la sirène. Une seconde ambulance quitta peu après le lieu de l'accident. L'ambulancier ne jugea pas nécessaire d'enclencher la sirène. Elle disparut au loin, silencieuse. Seul le halo bleu de son gyrophare perçait la nuit, elle s'en alla lentement.

Elle s'éveilla avant de pouvoir ouvrir les yeux. Ses paupières résistèrent un peu avant d'être enfin libérées l'une de l'autre. La lumière était aveuglante, agressive, trop forte pour ses rétines. Elle grimaça et commença à paniquer quand elle sentit une main dans la sienne et une caresse sur sa joue qui l'apaisèrent. « Alex ? C'est moi, Luca ». Son regard se porta en direction de la voix et après quelques secondes de mise au point, elle put voir le visage de son mari. « Du calme, Alex, tout va bien ». Elle aurait voulu dire quelques mots, mais une fatigue la submergea. Avant de fermer les yeux, Alex balaya la pièce de son regard. Elle était allongée sur un lit d'hôpital. Sur le mur en face d'elle, il y avait une photo d'une plage et d'un coucher de soleil. « Que c'est beau » se dit-elle, et elle sombra à nouveau dans le sommeil. À la fin de la journée, elle s'éveilla une nouvelle fois et réussit à dire quelques mots. Alex apprit qu'elle était restée dans le coma près de deux semaines à la suite de son accident de voiture. Le médecin lui dit qu'elle avait eu énormément de chance, une véritable miraculée. À part quelques contusions, aucun organe vital n'avait été touché. « Que s'est-il passé ? » demanda-t-elle. Luca lui expliqua qu'elle avait quitté la route pour éviter une voiture qui roulait à vive allure. La voiture avait fait plusieurs tonneaux et elle avait été éjectée de l'auto. Ce qui lui avait sans doute sauvé la vie. Luca préféra taire la suite... La dernière chose qu'il souhaitait en ce moment, c'était tracasser Alex avec tout ça.

Si elle ne se le rappelait pas, c'était peut-être mieux ainsi. Lui-même, ainsi que les sauveteurs et les gendarmes, n'avaient trouvé de sens à ce qu'ils avaient découvert sur les lieux de l'accident.

Le premier rêve arriva le mois suivant. Le lendemain, durant le petit-déjeuner, Luca lui demanda : « Qui est Mado ? Tu as répété ce prénom plusieurs fois pendant ton sommeil ». Alex resta comme pétrifiée. « J'en sais rien... » Les nuits suivantes, d'autres rêves déferlèrent, comme autant de vagues d'incompréhension pour Alex. Il y avait cette jeune fille, Mado, belle comme le jour, qui lui souriait. Il y avait la plage et la mer. Elle reconnaissait même l'endroit. C'était une plage non loin du lieu de l'accident justement, tout près d'un hameau. Et puis il y avait ce jeune homme avec ses beaux yeux verts. Il souriait et rigolait aussi sans arrêt. Il semblait si heureux. Il lui prenait toujours la main et Alex sentait immédiatement au contact de sa peau, une vague de bien-être. Cette main dans la sienne la protégeait.

« Luca ? Que s'est-il passé exactement après mon accident ? » Ils étaient couchés dans leur lit et la chambre était plongée dans l'obscurité. Cela faisait un peu plus de deux mois que l'accident avait eu lieu. Luca resta un moment silencieux. « Je ne sais pas vraiment, Alex. Quand les secours sont arrivés sur place... tu n'étais pas seule. Il y avait un homme allongé à côté de toi. Il t'avait recouverte d'une couverture et... il te tenait la main. Il est décédé avant que les secouristes n'arrivent. Arrêt du cœur, d'après eux ». Alex sentait sa poitrine se serrer. « C'était qui ? » demanda-t-elle au bout d'un moment. « Un vieil homme de la région qui vivait seul sur la côte. C'était lui, le conducteur qui roulait en sens inverse ».

Alex se gara non loin du port. Elle ne savait pas au juste pourquoi elle était là, à marcher sur les vieux pavés longeant les bateaux arrimés. Elle s'était laissé porter. Elle s'arrêta et resta immobile à regarder la mer s'étirer au loin. À sa gauche, les falaises se dessinaient, hautes, menaçantes. Elle se retourna. « *Le Phare* ». C'est ce qu'elle pouvait lire, écrit en vieilles lettres sur la façade d'un bistrot. Avant qu'elle ne décide d'y entrer, ses jambes l'avaient déjà portée et elle s'étonna d'être arrivée si vite devant la lourde porte en bois. Elle entra et alla s'asseoir au bar. Il y avait quelques habitués, assis autour d'une petite table, qui tapaient la carte près d'un poêle à bois. À côté d'elle, accoudé au bar, un homme âgé regardait son verre, indifférent à sa présence. Il portait une casquette usée de pêcheur, posée sur des cheveux blancs. Alex commanda un café. Levant les yeux au-dessus du bar, elle regarda de vieilles photos de marins, de bateaux, et puis ses yeux s'arrêtèrent sur une photo qui semblait plus récente que les autres. Le portrait d'un vieil homme. Quelque chose se passa en elle. Son café était froid depuis longtemps quand l'homme à côté d'elle se retourna et lui parla. « Vous le connaissiez ? » C'étaient les mêmes yeux verts. Alex l'avait tout de suite reconnu. « Non, il me fait penser à quelqu'un que j'ai rencontré une fois », dit-elle simplement. « C'est Jean, reprit son voisin. Il est décédé l'année passée dans un accident de voiture. Le pauvre. C'était pas un méchant gars, savez-vous. C'est juste qu'il n'a jamais été heureux, le Jean ». Alex fixait toujours les yeux verts. « Si, répondit-elle au bout d'un moment. Il a été heureux ». Alex quitta « *Le Phare* » sans une parole, laissant derrière elle le vieux pêcheur et sa solitude.

Séparer le jaune du blanc. Recueillir le solide qui menace de se liquéfier pour aller rejoindre son enveloppe originelle. Le retenir. L'en empêcher. Le jaune d'œuf parfait est impossible, il reste toujours une petite goutte visqueuse, qui s'accroche, envers et contre tout. On s'en accommode, mais Henri, tout de même, lui, ça l'incommode.

Tandis que ses coudes se lèvent en alternance pour éclaircir son œuf sans le laisser glisser, Henri se dit que c'est comme l'absolu, l'œuf. Qu'on cherche à séparer le bien du mal, mais qu'en fin de compte il reste toujours une petite goutte d'indécision. La petite goutte qui menace le jaune de se répandre, et qu'ensuite, tout se mélange et qu'on ne s'y retrouve plus, qu'on ne sait plus faire la part des choses. À part se convaincre qu'on préfère les œufs brouillés.

L'œil dans l'œuf, Henri ne pense plus. Il est tout à sa tâche philosophique, entièrement absorbé par cette coquille qui s'évide. Une fois qu'il aura tranché, liquide blanc dans le saladier et cœur jaune intact dans le petit bol émaillé, Henri pensera à sa mère. Mais pour le moment, il ne pense pas. Il étire l'écheveau glaireux de l'absolu d'une coquille à l'autre sans s'en soucier.

Sa mère git juste au-dessus de sa tête, par-dessus le plancher.

Son vieux lit en chêne l'a soutenue du premier jour au dernier – et le dernier, c'est aujourd'hui. À 18 h, pour être précis. Pressée, elle s'est déjà glissée sous l'édredon, prête à en découdre avec la vie, ou avec la mort, on ne sait plus trop. Mais elle est prête, dans son plus beau pyjama brodé, lignes ocre sur la soie immaculée.

C'est son choix, et Henri a bien dû l'accepter. Il ne le comprend pas, ça non, mais il l'accepte. Elle était fatiguée. Le médecin est passé, puis un autre, encore une infirmière spécialisée, les critères étaient remplis : elle était officiellement fatiguée. Toutes les cases légales cochées, il ne pouvait qu'acquiescer, se résigner. S'en tenir aux œufs brouillés.

Soudain, une demi-coquille lui échappe et s'écrase dans un fracas mou sur le plan de travail. Il regarde, surpris, le jaune ruisseler sur le carrelage. « Maman », pense-t-il alors. « Maman, pourquoi t'en aller, petite maman, et moi alors ? Et nous ? Nous autres ici, coincés encore tant d'années, avec ton souvenir au cou comme seul collier, à devoir rester avec ton choix, ton choix égoïste, ton choix à toi qui, moi, ne me convient pas ? » Henri pense, à présent, et le poids de cette pensée lui ravive le sillon au cœur, que l'œuf avait éclipsé.

Maman s'en va aujourd'hui, le médecin ne va pas tarder.

Une colère prend Henri, il lance un œuf, puis un autre, sur la porte vitrée. Avec une hargne qui ne ressemble pas à Henri, Henri jette les coquilles qui teintent les carreaux d'un voile épais, le jardin s'occulte à mesure que le mélange l'enduit. Henri est fâché.

Il porte encore une main vers la boîte, mais elle est vide, il n'y a plus d'œufs. Ce vide l'étreint plein. Les larmes montent à mesure que les œufs coulent. Il lui en veut. On doit avoir une bonne raison pour s'en aller. « Et si tu le veux tant, fais-le toi-même, prends les choses en main ! » Être fatigué, ce n'est pas assez, moi aussi je suis fatigué, pourtant je reste, je m'accroche. Seul, ici, sans héritier.

C'est mal. Et c'est injuste. On ne peut pas tuer, tuer dans l'œuf un rêve encore possible, une vie qui peut encore éclore, un revirement, ça arrive, puis on a tous parfois des moments morts. Non, on ne peut pas. On ne peut pas tuer, même si la vieillesse est un naufrage, même si on a le droit de ne pas savoir pourquoi, même si la loi décide de ce qui se fait et ce qui ne se fait pas.

Henri, lui, décide que ça ne se fait pas. Que ce n'est pas naturel. Qu'elle court-circuite la vie, court-circuite la morale, le court-circuite lui. Son propre fils. Sa mère l'embrouille pour s'envoler. Mais Henri la voit venir, il la connaît, elle se joue des médecins comme des infirmiers.

Il est bien résolu à la faire changer d'idée. Henri a les nerfs en pelote, marre de tout accepter. Il se dirige vers la salle à manger. Son regard s'arrête sur son paquet de Vogue. Son paquet à elle. Des light. Longues et fines comme lui. Henri n'a jamais fumé, alors il s'y met. Il s'empare du briquet, s'assied à table, allume, aspire, recrache, aspire encore. Sa colère retombe en volutes, bouffée après bouffée. Henri pause. Sa main lui revient, belle, habillée de cette cigarette effilée. Ça lui fait une main de femme. Cette main travestie émeut Henri. Ça lui tire une larme qui tombe sur la table

et persiste immobile sur le bois verni.

On sonne.

Henri lève la tête. Il éteint sa cigarette dans sa larme. Elle grésille d'une minuscule agonie. Henri la regarde crever. Une fois morte, il se lève et se dirige vers la porte d'entrée.

Henri passe devant le calendrier qui pend sur l'armoire basse. Le 12 novembre, elle a écrit en rouge : « Aujourd'hui ». Tout simplement. Écrire « mort » ou « fin » aurait été plus juste, mais on ne le fait pas, ça ne se dit pas, ça se sait. On n'écrit pas sa mort, on écrit « aujourd'hui ». Enfin, comme on est en dehors des chemins balisés, Henri ne sait pas. Mais c'est ce qu'il se dit.

Face à ces quelques lettres, Henri s'arrête. Il ne lui en veut plus. Elle a noté ce jour dans son agenda, comme un jubilé. L'anniversaire de sa vie, enfin célébré. Qui est-il pour la forcer à rester ?

On sonne à nouveau. Henri se hâte au couloir. Il ouvre, tend une main au médecin qui la laisse pendre d'un formel bonjour. Distance de sécurité. Stéthoscope, mallette bien en évidence, blouse blanche déjà enfilée. Henri hoche. Il se dit qu'un surplus vestimentaire ne fera pas de mal pour faire acte autorisé. Que les atours humains sont les seuls filets des pionniers de la dignité. Il s'écarte, le laisser entrer. La présence du médecin le rassure. Il a la main large et la voix lourde. Ni sombre ni joyeux ni rien. Juste médecin. Si bien qu'Henri le suit dans l'escalier.

Henri a laissé la fenêtre ouverte, qu'elle puisse s'envoler. Le médecin a l'habitude, apparemment tout le monde le fait.

Rationnel ou non, dans ces moments-là on ne prend pas le risque de laisser le bon sens sur le palier. Il s'approche de sa mère, qui lui sourit comme toujours. « Mon petit Henri, je suis bien contente. Viens-là. »

Henri la prend dans ses bras, des brindilles sèches recouvertes de soie. Un petit fantôme déjà. Sa petite maman qui s'en va, mais là, encore juste une fois, cette touffe de paille dans ses bras. Henri pleure, même si le médecin avait dit : « On ne peut pas, c'est déjà assez difficile comme ça. » Henri pleure, ça lui échappe, c'est la petite goutte d'indécision, entre le bien et le mal, la petite larme dans l'absolu qu'on ne peut éviter, la petite impureté gratuite, là, toute seule, qu'on ne peut s'empêcher de laisser couler.

Henri a le regard tout brouillé.

Puis.

Le médecin s'approche et fait.
Et la mère d'Henri s'éteint doucement, en fœtus serré, dans son petit pyjama de jaune et de blanc mêlés.

Valérie CARBONNELLE

L'autoroute

Cela avait démarré dans la matinée. Devant le guichet automatique, au moment d'insérer ma carte. Cela tirait dans mon bras gauche. Comme un muscle qui brule à l'intérieur. La douleur n'avait pas duré longtemps. Seulement quelques secondes. Je n'avais pas fait attention. Si on observait chaque fois ce qui se passe dans son corps, on n'en finirait plus. J'avais retiré l'argent. C'était quand même une sérieuse somme. Tant pis, je m'étais dit, on ne vit qu'une fois. Et puis, je n'ai pas souvent l'occasion de faire une belle partie. Il n'y a qu'ici qu'on trouve de bons joueurs. On s'était fixé rendez-vous à dix heures trente dans la salle derrière le bar. Chaque fois que je descends dans le coin, on rameute les quatre. On n'est pas potes. On est partenaires de jeu, c'est différent.

Polo était en forme. Il est cuisinier au grand hôtel. Il a droit à un jour de congé par semaine. Je ne sais pas ce qu'il avait mangé, mais il pétait des flammes. Du grand art. Ses yeux roulaient comme des billes, presque aussi vite que les dés. Et il abattait ses cartes, avec de grands gestes, l'air triomphant. Au bout d'une heure et quart, il avait raflé toutes les mises. Les unes après les autres. Michel ne disait trop rien, mais je voyais bien que ça le contrariait. Il s'enfonçait dans ses bourrelets et tirait la gueule dans son double menton. Il faut dire que ce n'est pas marrant de perdre. On avait mis de gros paquets chacun. Livi faisait son

détaché. Genre, je m'en fous, la dernière fois, c'est moi qui vous ai plumés tous les trois, je me rattraperai au prochain tour.

Moi, je n'étais pas à l'aise. J'ai pensé huit-mille-cinq-cents euros, ce n'est pas rien. C'est presque le prix de la nouvelle cuisine que Lydia veut commander avant l'été. Elle l'avait choisie dans le catalogue Ikea. Huit-mille-cinq-cents euros, rien que les meubles. Le placement, ce serait pour ma pomme. Il aurait fallu trois weekends entiers pour tout installer. Je dis aurait fallu parce que maintenant, les sous de la cuisine, ils avaient atterri dans la poche de Polo. D'y penser, ma douleur dans le bras avait repris. Plus forte que la première fois. Ça me lançait dans le biceps. Mais ce n'était pas le moment de m'apitoyer. Ça passerait bien. Et tant pis pour le fric, je me suis dit. Je me referais au prochain coup. Il faudrait juste que je trouve quoi dire à Lydia, pour la cuisine. Style que ce n'était pas le bon moment. Que l'on ferait ces travaux plus tard. Que j'avais trop de boulot. J'avais tout le trajet du retour pour y penser. Pour savoir comment je lui argumenterais cela, à ma femme.

Après la partie, je suis passé par la station-service. Je connais bien le gars. Il m'a filé les clés des sanitaires pour les routiers. J'ai pris une douche en vitesse, pour me retaper. Je me suis dit que l'eau chaude détendrait mon épaule. Le mal commençait à me crispier le bas du cou. Puis je suis remonté dans ma cabine. J'ai mangé deux sandwiches au pâté et bu un coca. Il me restait une demi-heure avant de charger. Je me suis allongé sur la banquette. J'ai appelé mon père. Cela lui fait toujours plaisir d'avoir des nouvelles. Il a une telle vie. Toujours enfermé, à attendre. À avaler ses cachets. Les bleus le matin, les roses le midi, et encore

d'autres le soir. Il ne fait rien d'autre que se soigner. Et encore, il n'est pas à plaindre. Chez lui, avec une infirmière, c'est confort en fait pour un malade. Il avait regardé le match de foot à la TV. Il avait bu un whisky. Rien de neuf, quoi. Comme d'habitude.

Avant de partir, j'ai envoyé un SMS à mon patron. Il aime qu'on le tienne au courant. Il veut qu'on le prévienne des départs et des arrivées. C'est un gars consciencieux, qui ne transige pas avec la sécurité. Nos véhicules sont bien entretenus. Les consignes sont précises. On a notre checklist à remplir. Un document pour vérifier que tout est en ordre. On doit cocher des cases. Il y a la partie technique, l'huile, les pneus, les phares... On vérifie si tout est O.K. Si certaines cases ne sont pas cochées, c'est simple, on ne part pas. C'est qu'il y a un problème. Puis, il y a la partie conditions de route. La neige, le verglas, les grèves, les bouchons, etc. Tout ce qui peut arriver sur la route. On doit en tenir compte, c'est notre métier. On coche aussi. Et à la fin, il y a trois questions sur notre forme. Comment on se sent. Si on a bien dormi la veille. Si on a bu de l'alcool. Des machins comme ça. J'ai inscrit non. Pas de problèmes. Je n'allais pas mettre que j'avais mal au bras. Je n'allais pas mettre non plus que j'avais perdu plus de huit-mille euros au poker. Et que ça me prenait la tête.

Je suis arrivé à l'heure précise à l'entrepôt. À quatorze heures. On a chargé la marchandise. Six-mille-cinq-cents poulets. Ça fait du bruit et ça gesticule, toutes ces bêtes-là. Excitées par le voyage. On dirait qu'elles sentent vers où elles vont. Les mecs ont transporté les cages sur des palettes. Ça a pris du temps. Et toutes ces bestioles qui criaient avec leurs voix aigües ! À vous rendre fou. Comme des gosses qui rentrent dans l'eau froide à la

plage. Les becs et les plumes en plus.

Moi, je n'ai pas d'enfants. Lydia, elle n'a pas voulu. Elle n'a jamais dit pourquoi. Il y a une fois, elle a eu du retard. Il y a des années. Elle ne savait pas quoi faire. Je ne savais pas quoi dire. Vu que je croyais qu'elle n'en voulait pas. Après, elle m'a fait des reproches. Qu'il aurait fallu que je lui dise que c'était une bonne nouvelle. Mais moi, je pensais que c'était une mauvaise, de nouvelle. Alors, elle a fait ce qu'il fallait et on n'a pas eu d'enfant. C'est loin toutes ces histoires, maintenant. Lydia a oublié. Elle a pris un chat. Et on n'en a plus jamais parlé.

Au bout d'une bonne heure, tout était prêt. Le responsable m'a appelé, il a mis des tampons sur les formulaires. Cette fois-ci, il était écrit en grand sur les papiers que c'était du bio. Nourries uniquement au grain, les pouppoules. Moi, ça m'est égal ce genre de choses. Lydia, elle dit que c'est des conneries, tous ces trucs. Que l'on ne sent pas la différence. Sauf sur le ticket de caisse du supermarché.

Alors, j'ai lancé la turbine et on est partis. Ça beuglait, là derrière. Mais bon, j'ai ma cabine insonorisée, je ne me plains pas. On avait trois heures de route. Cela fait combien d'années que je fais le transport, maintenant ? Au début de ma carrière, je n'aimais pas trop. Toujours en ribote. Jamais chez soi. Ensuite, je me suis habitué. On se fait des relations. On a ses repères. On connaît les bonnes adresses. L'expérience, quoi. Et puis, il faut bien que les gens mangent. Tout le monde veut sa poularde rôtie à table, le dimanche midi.

Je suis monté sur l'autoroute. Ça, c'est du bonheur. Seul au volant sur la gomme de l'autostrade. On avale les kilomètres. On se sent le roi du monde, le moteur lancé à plein pot. Avec la troupe bien calmée à l'arrière du camion. À la radio, ils avaient annoncé la météo. Bonne, rien à redire. Pas de pluie en prévision.

Je me suis dit qu'au retour, il faudrait prendre rendez-vous chez le médecin. Pour cette douleur dans l'épaule. Cela me lançait aussi dans le haut du dos. Bizarre, je n'avais jamais eu ça. Le trafic était fluide. Rien à signaler. Je devais juste me concentrer sur la route. La tête droite. Les deux mains sur le guidon. Me concentrer. Encore quelques minutes et le ring serait en vue. Je le connais par cœur, celui-là. Depuis le temps que je le prends, direction est ou alors de l'autre côté, direction ouest. Les ralentissements toujours aux mêmes endroits. Les heures de pointe. Les jeunes qui font les zouaves et qui emmerdent tout le monde. Ceux qui n'avancent pas, sur la bande du milieu. Et les voitures radars planquées dans les fourrés.

Je me suis engagé sur la bretelle du ring. Celle qui a la forme d'une oreille de cochon. On tourne à trois-cent-soixante degrés en braquant fort. Faut bien manœuvrer. Maitriser la vitesse. Redresser à temps. Mon GSM a vibré dans ma poche. Normalement, je ne décroche jamais pendant le service. C'est le règlement. Les instructions sont strictes. Jamais de téléphone. Je ne sais pas pourquoi, je l'ai pris. Je tenais le volant d'une main. J'ai regardé l'écran. Un message de Lydia. J'avais dû pressentir que c'était elle. Cette histoire de poker qui me revenait tout à coup. Elle n'allait pas être ravie pour ses nouveaux meubles. Elle n'allait pas être contente, ma Lydia. J'ai eu le temps de lire le

message : « Promo de 15 % chez Ikea. J'ai commandé ! » Elle me souhaitait aussi bonne route.

J'ai senti une déflagration dans mon torse. La gueule d'un dragon me déchirait le cœur. Puis un terrible choc. Les trois tonnes d'acier du véhicule s'écrasent contre la rambarde. Septante kilomètres à l'heure se déversent d'un coup sur le bas-côté. Le moteur explose. Un souffle brulant de métal et de verre dans la cabine.

Derrière, tout se fracasse dans un tonnerre de cris et de hurlements. Les poulets. Lydia. Le chaos. Ma tête pulvérisée. La nuit engloutit mon corps. Et puis plus rien.

Nicolas BALMET

Période décès

J'étais mort depuis maintenant cinq jours, et c'était épuisant. Si on m'avait prévenu, j'aurais hésité à faire un AVC au lendemain de mes septante-six balais. Le calvaire débuta peu après mon dernier souffle, quand Jeanne rentra des courses et découvrit mon corps avachi dans le fauteuil. Je commençais à peine à m'attiédir, à apprécier le confort de ma position et à m'acclimater au silence qui, d'après mes sources, aurait dû être aussi soyeux qu'éternel. Ma déception fut grande lorsque Jeanne me secoua dans tous les sens et me cria dessus comme si j'avais cassé son vase préféré.

Après vint le tourbillon des services de secours vérifiant si le sang avait bel et bien cessé de circuler dans mes veines. Puis, on me trimbala entre les sous-sols d'un hôpital, un tiroir sibérien et l'arrière-salle d'un funérarium où l'on m'habilla avec des fringues que Jeanne avait manifestement rassemblées dans la précipitation – je ne mettais plus ce pull-là depuis des lustres et ce pantalon était réservé aux mariages, pas aux enterrements.

Quand on me posa enfin dans un cercueil rempli de coussinets, le répit fut à nouveau de courte durée. Un défilé grotesque s'organisa, celui de la famille et des amis venant pleurer devant mon corps déguisé. Je devins alors une sorte d'œuvre d'art admirée avec mélancolie. J'aurais à peine été surpris si un gosse

avait sorti son téléphone pour s'offrir un selfie en compagnie de mon minois cafardeux. Mais le pire, c'est qu'il me restait encore une étape redoutable à franchir : le cortège funèbre. Une apothéose semblable à ces circuits touristiques où l'on attend désespérément de pouvoir aller se rassoir dans le bus, tant on s'évanouit d'ennui.

Au moment où le corbillard démarra, je repensai à l'être casanier que je fus, pas franchement bavard avec les habitants du village, mais lâchant souvent « le mot pour rire » lors des réunions familiales, de la kermesse annuelle ou même des conflits de voisinage. Avec mon copain Daniel, j'écrivais même des pièces de théâtre qui étaient jouées à la salle des fêtes. Et la plupart des gens reconnaissaient que c'était plutôt drôle, même si je savais que beaucoup se déplaçaient surtout pour le verre que j'offrais après la représentation.

Il me manquait déjà un peu, mon copain Daniel. Jeanne et les enfants aussi, bien sûr. Mais avec Daniel, il y avait cet esprit de camaraderie qui ne s'évapore pas avec les années. On se connaissait depuis l'enfance, et on ne s'était jamais chamaillés une seule fois, ni pour une femme ni pour la politique. Et maintenant, il marchait au ralenti derrière cette longue voiture noire, escortant ma dépouille en compagnie de dizaines de déprimés endimanchés. Je l'avais souvent dit à Daniel : « Pleurer un mort, c'est pleurer le destin de l'humanité et mettre en péril l'insouciance qui doit guider nos existences. » Daniel me traitait alors de philosophe de comptoir, puis il s'esclaffait, ce con.

Sous un ciel maussade, je subissais les cahotements dus aux

routes pavées du village. J'avais bien envie de réclamer une petite pause à mon chauffeur, histoire d'aller boire une bière avec mon ami. Une bière blonde, assez forte que pour égayer nos humeurs et nous donner envie de papoter avec les clients du café, leur raconter des histoires qu'on n'avait pas vraiment vécues mais crédibles quand même, puis rentrer chez nous en s'arrêtant pour se soulager contre le muret du cimetière. Un soir où l'on était particulièrement imbibés, nos têtes tournées vers le clocher de l'église, ébahis comme des gamins qui pissaient pour la première fois de leur vie en dehors des lieux prévus à cet effet, j'avais même lancé un sacré défi à Daniel. Aujourd'hui, enfermé dans ma boîte en bois massif, j'étais en train de me demander s'il s'en souvenait.

Plus les minutes passaient, plus je me rapprochais de la pierre tombale que Jeanne avait choisie, et je priais pour qu'elle se soit accordé plus de réflexion que pour mon accoutrement. Je me moquais, mais en fait, sa tendre maladresse était l'une des raisons pour lesquelles ma passion serait éternelle. Alors que mon funeste périple commençait à me donner à moi-même le bourdon, j'aurais tout donné pour la prendre dans mes bras. De là où j'étais, je ne pouvais que la laisser tenir la main des enfants. Daniel était juste derrière. Puis, en retrait, il y avait tous les autres, ces spectateurs issus des quatre coins du village et que je soupçonnais d'assister à cette interminable balade dans l'unique but de profiter des victuailles fournies après l'enterrement.

Quand la pluie se mit à tomber, les parapluies s'ouvrirent un à un. Une chance : cela donna un petit coup de fouet au cortège. Le corbillard enclencha enfin sa deuxième vitesse, et les gens se mirent à accélérer légèrement le pas. Après tout, beaucoup

commençaient à grimacer des pieds, avec leurs godasses étriquées et cirées pour l'occasion. Seul Daniel avait opté pour des baskets, sachant très bien que je ne lui en tiendrais pas rigueur. Face à l'agitation soudaine, mes invités étaient presque un peu gênés de bousculer le silence et ce ballet d'ombrelles noires qui arpentaient le village solennellement. Si je n'avais pas été d'une humeur exécrationnelle, je l'aurais presque trouvée belle, cette meute de valeureux dépressifs qui rapprochaient leurs tristesses les unes contre les autres.

À l'entrée du cimetière adossé à l'église, la pluie s'était déjà transformée en averse, et le ciel avait convoqué un escadron de nuages charbonnés. L'équipage semblait inquiet, mais je chérissais la perplexité qui envahissait les regards. Enfin, le corbillard acheva sa petite promenade. Et le chagrin ambiant s'alourdit encore un peu. Au moment précis où la porte de mon taxi s'ouvrit, une bourrasque s'invita aux festivités et fit s'envoler quelques parapluies. Une scène burlesque à souhait, que je traduisis comme un signe : j'étais désormais presque certain que Daniel se souvenait du défi que je lui avais lancé. Pour témoin, une timide lueur riante dans son œil.

À l'inverse, les prunelles de Jeanne commencèrent à blêmir quand mon sarcophage arriva devant le trou où j'allais être enseveli. Soit elle se rappela que le pantalon qu'elle m'avait enfilé était réservé aux mariages, soit elle comprit que mon corps allait disparaître pour de bon. Toujours est-il que Mère Nature était désormais déchainée. Une pluie battante et un vent sauvage assaillirent les lieux, faisant chanceler les barres en métal sur lesquelles on posa ma couchette. Les convives étaient

désemparés face à ces adieux chamboulés. Moi, je jubilais de plus belle, excité face à la boue qui se mettait à dégouliner dans tout le cimetière, ne laissant aucune chance aux dizaines de jolies chaussures qui se dépatouillaient tant bien que mal dans ce borbier infernal.

C'était loin d'être fini. Une fois ma caisse en bois bien accrochée à la structure me séparant de l'infini, le ciel dégaina une nouvelle arme. Des éclairs insoumis déchirèrent brusquement le décor en illuminant les cimes des arbres. Sous leurs parapluies, mes chers pèlerins osèrent à peine lever les yeux, et je les sentais désormais très impatients d'en finir. Ils voulaient rentrer chez eux, se sécher et se vautrer dans leurs canapés. Mais les traditions ont la vie dure, et l'on n'abandonne pas un mort en si bon chemin. On l'accompagne jusqu'au bout.

Les baskets de Daniel avaient viré au marron foncé, mais cette fois, j'en étais sûr, tout cela l'amusait autant que moi. La pluie redoubla encore d'intensité, tandis que le vent se mua en tempête, faisant trembler les buissons et les branches d'arbres. Puis de nouveaux éclairs firent frissonner l'assemblée, pratiquement au même moment où le tonnerre se mit en colère. Cette fois, il y eut de la frayeur dans les corps. Des regards s'échangèrent, et certains convives étaient à deux doigts de déguerpir. Autant dire que le lancer de roses prit des allures d'épreuve olympique. L'ouragan empêcha les gens de viser droit, et les pétales s'envolèrent un peu partout dans les petites allées du cimetière. Le bruit de l'orage, lui, s'occupa de freiner les élans de ceux qui m'avaient préparé une petite bafouille. Ce ne fut pas le cas de Jeanne, qui prononça des mots qui m'obligèrent à faire

une trêve dans ma liesse. « Tu as rendu ma vie plus belle. Tu m'as aimée, tu m'as fait rire et tu m'as toujours regardée avec la même passion. Jusqu'à la fin de mes jours, désormais, je prierai pour qu'on se retrouve... »

Quand Jeanne s'éloigna de moi pour toujours, un nouveau parapluie s'envola pour aller s'écraser sur une tombe située à plusieurs mètres de la mienne, non loin de la tour du clocher. Le ciel gronda encore, avant que Daniel ne s'avance vers moi. Il sortit alors de sa poche une petite feuille remplie de notes manuscrites. Le mot de la fin. Le discours que je lui avais supplié de pondre si je venais à disparaître avant lui. Un pacte passé il y a plus de trente ans, face à l'église, alors qu'on venait de rédiger l'épilogue de l'une de nos pièces de théâtre racontant les tribulations d'un curé cancéreux abandonnant sa foi pour devenir chanteur de rock. J'avais dit à Daniel : « Si je meurs avant toi, fais en sorte que mes funérailles se finissent dans l'amusement. Fais rigoler les gens. Amuse-les. Prononce un discours qui les secoue. Que ce soit rock'n'roll ! » Il s'était marré en me traitant de clown incurable. Mais en remontant sa braguette, il avait dit : « D'accord ».

Sous un nouveau coup de tonnerre, il entama sa tirade. « Mesdames et messieurs, je dois vous avouer que je suis content d'être ici aujourd'hui. Certes, mon meilleur ami se trouve dans une boîte et, à l'heure qu'il est, il doit se demander à quel moment on le laissera tranquille. Mais rassurez-vous, je suis sûr qu'il s'amuse bien et qu'il est déjà en train de divertir ses compagnons qui, comme lui, se prélassent sous la terre : les taupes, les vers, les fourmis et tous ceux qui ont dû creuser leur trou avant lui... »

Quelques sourires apparurent sur les visages, même si certains hôtes se demandèrent quelle mouche avait bien pu piquer Daniel. Comme pour empêcher tout le monde d'avoir un avis, débuta un déluge presque biblique, tandis que le vent martela les épitaphes avec la ferme intention de les briser. Daniel poursuivit : « Si on est réunis aujourd'hui, c'est parce que nous sommes tous suffisamment idiots que pour croire en la sympathie de cet homme qui, non content d'abandonner sa femme et ses enfants, ne leur a pas laissé le moindre héritage, préférant gaspiller tous ses deniers dans les bars : je le sais, j'étais avec lui... »

Ce n'était plus de la pluie qui tombait, mais d'épaisses trombes d'eau qui faisaient doucement basculer la cérémonie vers l'apocalypse. L'assemblée s'évapora peu à peu : les déserteurs partirent se mettre à l'abri dans l'église. Seuls les plus opiniâtres s'accrochèrent, face à un Daniel imperturbable. « J'aurais aimé vous vanter ses qualités, mais je n'en ai pas trouvé. À part, peut-être, le fait qu'il offrait généreusement des festins au public à la fin de nos pièces de théâtre. Cela dit, c'était la moindre des compensations après avoir ennuyé tout le monde pendant une heure trente... »

Jeanne elle-même s'autorisa un rictus, malgré ses habits trempés. Elle connaissait par cœur l'humour de Daniel, et elle savait à quel point notre amitié avait été tenace. Elle agrippait toujours la main des enfants. Elle était jolie, avec son visage qui semblait enfin s'apaiser un peu.

Daniel rassura la foule en promettant qu'il avait bientôt fini, avant que le vent ne vienne violemment arracher son discours de

ses mains pour l'emporter vers les ténèbres. Il regarda la feuille s'envoler, comprenant qu'il allait devoir improviser.

Opiniâtre, la nature décida d'aller puiser dans ses dernières forces afin d'épouvanter mes invités à tout jamais. Le bruit de la foudre faillit me faire rouvrir les yeux, tant le vacarme fut assourdissant. De nombreux regards se tournèrent alors vers l'arbre qui se trouvait juste derrière mon caveau, et ce fut la panique générale. Jeanne et les enfants eurent à peine le temps de reculer de quelques mètres, avant qu'un gigantesque morceau de tronc, terrassé par l'orage, ne traverse la pluie pour filer tout droit vers la zone de recueillement.

Si l'arbre eut la bonté d'épargner le cercueil qui avait dû couter un bras à Jeanne, il ne fit qu'une bouchée de mon copain Daniel. Le pauvre ne vit rien venir et ramassa le bois en plein crâne. Un hurlement s'échappa de la foule, et pour cause : celle-ci venait d'assister à la mise à mort de l'unique personne qui avait mis tout en œuvre pour tenter de détendre l'atmosphère. Jamais, dans toute l'histoire du village, un cortège funèbre ne s'acheva de la sorte. Malgré ma stupeur, quelque part, je fus assez content d'être un pionnier, et assez certain que Daniel, après s'être remis de ses émotions, en serait tout aussi ravi.

Bien sûr, du coup, le circuit allait recommencer d'ici quelques jours. Il faudrait fixer une autre date de funérailles et affréter un nouvel attelage mortuaire. Les gens allaient devoir nettoyer leur costume sombre plus vite que prévu, ôter rapidement la boue de leurs souliers, puis se préparer à une nouvelle balade barbante sur ces foutus pavés qui esquintent les semelles.

Mais à ce moment précis, je préférais voir les choses de manière égoïste : non seulement Daniel allait pouvoir me réciter la fin de son discours, mais en plus, on tenait déjà le titre de notre première pièce de théâtre post-mortem : « Quatre pieds sous terre ». On y parlerait de nous et de nos histoires improbables mais crédibles quand même, et de ces drôles de gens qui assistent aux enterrements avec la conviction que les morts méritent un épilogue sinistre. Après les applaudissements, on garderait les bouteilles rien que pour nous, puisque de toute façon, notre public ne nous avait pas suivis. C'est du moins ce que je crus, jusqu'à ce que la foudre ne percute soudainement le clocher de l'église et ne fissure ses vieilles pierres...

Benoît FAYE

Une vie peut en cacher une autre

Je suis né un lundi. Un mardi. Un mercredi. Et un jeudi aussi. Mais c'est le vendredi qui figure sur mon certificat d'authenticité.

Ils ont dû considérer que la locomotive était plus importante que les wagons. D'ailleurs, la plupart des gens pensent la même chose. Sans locomotive, pas de train. Les wagons ne seraient que d'impuissantes coquilles vouées à ingurgiter et déglutir les flots de voyageurs. Je ne suis pas d'accord. Car sans wagons, à quoi pourrait bien servir une locomotive ? Elle errerait sans but de gare en gare, enchainant les trajets infertiles.

Je suis un tout, un train, un beau, avec sa locomotive et ses wagons. Et mon petit plus... cet ensemble de soixante-deux rails aux courbes parfaites qui, agencés par des mains expertes, forment un 8 qui, je le pressens déjà, sera le compagnon d'une vie.

Mais je vais vite en besogne. À cet instant, je suis encore dans une boîte au fond d'un entrepôt et mon avenir reste gris. J'ai déjà vu nombre de mes semblables quitter ce sombre stock, mais pour quelle destination ? Aucun n'est jamais revenu pour témoigner.

Mon tour vient soudain, des mains m'agrippent et m'exfiltrent de cet obscur anonymat pour me jeter en pleine lumière. En

trente minutes, me voilà installé sur la table centrale de la boutique, assemblé et électrifié. *A Euro-Star is born.*

Je découvre alors un monde enchanteur, une féerie de jouets, de poupées et de sucettes au milieu desquels je trace ma route, j'honore mon 8, je joue fièrement de la bielle et du vilebrequin. Tout lasse cependant, et après un mois de show ininterrompu, je sens bien qu'il me manque quelque chose. Difficile de dire quoi... une présence, un regard, un tout petit supplément d'âme ?

Alors la chance me sourit de nouveau. Mon destin de modèle d'exposition bascule. Le stock est vide et le client pressé. Noël est demain et il n'a encore rien pour sa fille. Un démontage express, deux coups de plumeau, trois gouttes d'huile et me voilà de retour dans ma boîte. Le mystère de ce voyage me ravit alors même que j'en ignore tout. Où va-t-on ? Qui est cet homme ? Sa fille s'y connaît-elle en art ferroviaire ?

Silence dans la maison, je suis sous le sapin, habillé d'un magnifique papier rouge et vert, entouré d'autres présents eux aussi sur leur trente-et-un. D'un rapide coup d'œil, je m'aperçois que je suis le plus imposant. Cela flatte mon orgueil et me met un petit coup de pression aussi. Je n'ai pas le droit de décevoir, il faut que de ma large boîte jaillisse de quoi combler l'enfant. Serai-je à la hauteur ?

Oh ! que oui ! La gamine m'a littéralement dépouillé de mon fin manteau bicolore, a ouvert lentement ma boîte, a saisi délicatement ma loco dans ses mains et son sourire émerveillé a été la plus belle des promesses. Nous allons nous aimer. Fort.

Longtemps.

Dès le lendemain matin, je suis installé dans sa chambre, une grande pièce qui permet de mettre en évidence tous mes attributs : le petit pont, la jolie gare, la forêt de chênes et même quelques vaches, d'avance envoutées par mes passages répétés. France a onze ans. On imagine mal aujourd'hui une toute jeune adolescente jouer avec un train électrique — ce ne serait pas trop vendeur sur Instagram #selfieavecmaloco — mais à l'époque, ce monde virtuel n'existait pas, et les enfants avaient du temps à consacrer à un jouet.

Et France me consacre beaucoup de temps. Elle est fille unique et ses parents ne lui donnent que peu d'attention. Je deviens vite alors son frère, son ami, son confident. Je vis avec son regard. Elle me bichonne, m'embellit d'un fin trait de crayon ici, d'une goutte de parfum par-là, et surtout, me fait rouler. Beaucoup. C'est bien simple, je fais le tour de mon circuit du matin au soir les jours où elle n'a pas classe. Elle m'encourage quand elle perçoit que mon rythme faiblit, elle intervertit mes wagons pour me distraire, déplace la gare pour me dépayser. Elle m'a même aménagé un wagon en bétailière pour pouvoir enfin faire voyager ces pauvres vaches hagardes.

Nous avons vécu un bonheur plein, intense, exclusif durant toutes ses années d'enfance. Mais les enfants grandissent et les bonheurs se fanent.

Le nôtre s'est fané un mardi, sans crier gare, tout aussi brutalement qu'il était né. France ne m'a pas allumé ce matin-là,

elle m'a regardé avec un air que je ne lui connaissais pas, et je me suis aperçu tout d'un coup qu'elle était grande, que ce n'était plus ma petite France, que l'heure de prendre son envol avait sans doute sonné.

J'ai été démonté le soir même. Le coup fut rude, et peut-être, un délicat baiser posé sur ma loco aurait atténué ma peine, mais, au fond, je pense que c'était mieux comme ça. Pas de longs mois d'inutilité à prendre la poussière, pas d'aiguillages écrasés par des amies indécates, pas de railleries sur un jouet obsolète.

Me voici de retour dans ma boîte, la boucle est bouclée. Je suis au grenier. Ou à la cave. Qu'importe la prison pourvu qu'on ait la tristesse. Les heures sont des jours et les jours des années. Je ne sais pas combien de temps je suis resté là, mais après mes années de bonheur, ce trou noir m'a paru insupportable. Autant mon premier séjour en boîte, dans l'entrepôt, m'avait semblé léger et prometteur, autant celui-ci me faisait l'effet d'un enterrement. Et même pas de première classe.

Mais une mode naissante va me sauver la mise : le vide-grenier. Je devais donc être au grenier...

Par une belle journée de printemps, j'ai donc été mis sur un étal devant la maison. J'y ai fait la connaissance de l'ours Patchou, qui avait accompagné France de sa naissance à ses cinq ans, et d'une magnifique blonde, à la plastique impeccable, qui l'a divertie de six ans à mon arrivée. Elle m'a avoué sa jalousie initiale face à mes chromes rutilants, puis son désarroi quand elle a compris que la petite ne jouerait plus avec elle.

Nous avons tous les trois la même histoire, le même bonheur quinquennal barré de la large cicatrice de l'abandon. Patchou est parti le premier, pour trois fois rien. Il faut dire qu'il était borgne, le poil pelé et que son odeur évoquait plus le grizzli du fond des bois que le Paddington de salon.

La jolie blonde a suivi, pour à peine plus. J'ai eu le temps de percevoir la lueur dans ses yeux, l'espoir de reprendre vie dans de nouvelles mains enfantines. Aurai-je cette chance ?

Pas sûr, à en croire les mains gantées et la voix nasillarde de mon acquéreur. La négociation fut âpre ; il semblerait que je sois une pièce de collection. Collection, c'est le mot qui m'a inquiété dès le début. Je n'en comprenais pas le sens précis, mais je n'allais pas tarder à me frotter à cette terne réalité de bête de foire.

Il a fallu me trouver une place. On m'a essayé à côté d'un T.G.V. de première génération, mais ça n'allait pas, nous étions trop semblables. On m'a alors placé en vis-à-vis d'une machine à vapeur historique. Cela n'allait pas mieux, je nuisais à l'harmonie temporelle. On m'a finalement trouvé un petit coin à l'écart, dans le groupe des trains étrangers. J'en ai été un peu froissé, car même si je ne suis pas pour les cocoricos, je suis quand même un pur produit national. J'avais tort, car j'ai alors côtoyé le Shinkansen, qui m'a dit les cerisiers en fleurs de Yoshino, les toriis de Miyajima et les cerfs de Nara. Puis j'ai rencontré l'Orient-Express, qui m'a conté les doges de Venise et les sultans de Constantinople. Enfin, le Transsibérien m'a appris le lac Baïkal et ses glaces sublimes sous le joug de l'hiver.

Avec eux, j'ai fait le tour du monde en rêve, mais en vrai, je n'ai fait que le tour de France. L'autre : le pays. Le plus souvent en train ! Quel plaisir d'enfin ressentir les sensations que j'étais supposé donner. C'était donc ça, ce léger roulis, ce doux bercement, une fois lancé à pleine vitesse, et cette brusquerie stridente lors des arrivées en gare. Le stress du départ et l'impatience de l'arrivée. La tristesse des adieux et la joie des retrouvailles.

Mais tout cela pour quoi ? Être regardé à travers une paroi tout au long de ces expositions interminables. Le plus souvent immobile, de rares fois en mouvement, lorsque mon circuit était de la fête. Quel ennui ! Je ne sais pas le nombre de personnes qui m'ont observé, pendant ces années. Des milliers ? Des millions ? Qu'importe ! L'impossibilité de contact, de communion, me les a toutes rendues fades et austères. Pourtant, parmi elles, il y avait des enfants, comme s'il en pleuvait même : des filles, des garçons, des tout jeunes, des ados, des ravis, des contraints, mais toujours derrière ma fenêtre, limite infranchissable entre la chaleureuse foule et ma glaciale beauté. Je suis résigné, pris au piège de ce barnum ferroviaire, mon âme a perdu ce souffle que France lui avait donné, ma vie a pris la voie de garage, j'ai perdu cet impossible combat. Terminus.

Mais une fois encore, le destin s'en mêle. Notre collectionneur essuie quelques déboires financiers et se voit contraint de vendre certains de ses trains pour renflouer les caisses. Je suis du lot. Je ne sais pas si c'est ma valeur estimée qui me vaut cette nomination, ou si c'est juste que l'homme tient peu à moi. Peu m'importe au final, le résultat étant le même, je suis de retour

dans ma boîte pour une destination inconnue.

Inconnue de moi mais connue de tous, apparemment, à en juger par la foule qui se presse et s'entasse dans la salle pourtant grande. Mais où suis-je donc ? Un parquet patiné, des murs recouverts de velours rouge, de multiples spots en guise de plafond et des gens assis en ligne à perte de vue de chaque côté d'une allée centrale. Une église moderne ? Vais-je devoir assister à ma propre oraison funèbre ? Non, je n'entends pas d'orgue, ne hume point d'encens, et surtout, je me trouve en assez bonne forme, ce qui collerait assez mal avec une telle circonstance.

Une salle de conférences ? Serais-je devenu une telle curiosité, attirant des centaines de ferrovipathes avides de découvertes sur les secrets de ma création ou de ma vie intime sous le tunnel ? Non, ces gens ont l'air normaux.

Alors, où suis-je ?

Le bruit franc d'un maillet s'écrasant sur son socle de bois me donna la réponse. J'étais à une vente aux enchères. Plus précisément, j'étais sur le point d'être vendu aux enchères. Assez vite, d'ailleurs, mon tour vint. On prit grand soin de mon ensemble locomotive-wagons, déposé en douceur sur un piédestal soyeux. Le reste de mon circuit dut rester en retrait et ne fut pas convié à la fête, ce que je trouvai assez injuste pour ce fidèle compagnon sans qui je suis peu de chose. Mais la place est comptée, par ici. Comme le temps, d'ailleurs. L'enchère débute déjà. Ma mise à prix est de deux-cents euros. Ça fait toujours drôle de se faire vendre. Pour moi, c'est la troisième fois. La

première, je suis parti à deux-mille francs, la deuxième, à quatre-vingts euros. Pour celle d'aujourd'hui, il semblerait qu'on attende plus de moi.

— Deux-cent-cinquante euros à gauche.

J'ai beau n'être qu'un train, je vis mal ces ventes. Je me sens impuissant et humilié.

— Trois-cents euros pour la dame devant.

Je préférerais un troc, un bel échange, avec une simple poignée de main.

— Cinq-cents euros au fond.

Je suis heureux d'être là, malgré tout. Je ne saurais l'expliquer, c'est un sentiment étrange, un pressentiment.

— Huit-cents euros au téléphone.

La tension monte, les brouhahas de la salle s'intensifient, la foule est surprise de l'intérêt qui m'est porté. Je suis la vedette anglaise qui se prend pour la tête d'affiche.

— Mille euros pour la dame devant. Mille euros une fois. Mille euros deux fois. Adjugé pour mille euros, bravo, madame !

Je voudrais voir mon acquéreur mais je ne distingue qu'un chapeau, et on m'ôte déjà de l'estrade pour faire place à plus

beau. Je suis conduit dans l'arrière-salle, où les contrats se signent à l'abri du regard des badauds. Le chapeau apparait et l'élégante silhouette qui le porte s'affirme devant moi. Je ne la reconnais pas mais c'est elle. Je le sens, je le sais. Évidemment !

France n'est plus l'enfant que j'ai connue. C'est maintenant une belle jeune femme au regard vif et à la voix assurée. Elle a demandé à rester seule avec moi, ce que les commissaires ont accepté de mauvaise grâce. Elle s'est approchée et son regard a croisé mes phares. « Viens, je t'emmène », semble-t-il dire, et je n'ose y croire. Elle m'a retrouvé. Je ne sais pas comment, mais elle l'a fait. M'a-t-elle longtemps cherché ? Lui ai-je manqué ? Tant de questions que je ne peux poser. Elle s'approche encore et pose sa main sur moi, caresse mes wagons un à un, puis, avec une tendresse infinie, embrasse ma locomotive.

Quel baiser ! Une déflagration de plaisir. J'en ai les caténaires en surchauffe. Si j'étais branché, ce serait le court-circuit assuré. Le jasmin de son parfum me parle de la femme qu'elle est devenue, loin des senteurs de guimauve et de caramel de la fillette de mon souvenir.

Notre nouvelle vie sera différente, on ne peut pas rejouer une même histoire, ce sera à nous d'en inventer une autre. S'appivoiser encore, se découvrir, s'aimer tout simplement.

La vie m'a donné et elle m'a repris. J'ai aimé, j'ai souffert, j'ai pardonné et j'ai appris. Appris que rien ne s'arrête après un tour, qu'il faut garder l'espoir, que tomber n'est pas mourir, qu'il faut se relever et réapprendre à sourire.

Textes des lauréats "En collectif"

Média Animation ASBL

Henri DE LANNOY, Ilias EL ALLALI, Georgette FEUKENG,
Céline MAZMANLIOGLU, Juana POLLEFAIT,
Pascale VANDENAVERNE et Serge VASTESAEGHER

- *Les chercheurs à la main au chapeau*

Athénée Royal de Binche

Diego ALONGE, Louise ARNO, Naomi AZZOUZI,
Julie BERTHAUT, Célia CARRESE, Carla CIGNARELLA,
Jeanne COLLET, Éléonore DEHAIBE, Aymerick DELCOURT,
Maxim DEMEURCHY, Zara DENEUFBOURG,
Lola DESCHEPPER, Flavie FOUQUET, Andrea HÉRAUX,
Shannon LAURENT, Leora MONTERISI, Clarisse REGULSKI,
Chelsea ROLAIN, Diego SABBADINI et Sally VOITURIER

- *Destination Liberté*

Les chercheurs à la main au chapeau

Courts, longs, ouverts ou fermés, sanguins, électroniques, imprimés, automobiles, en vases clos, touristiques, organisés, denses ou fluides, tentaculaires, en boucles, de l'extrême, sinueux, escarpés, encombrés d'obstacles, invisibles, prévisibles, mystérieux, inénarrables, « *indessinables* », prédéfinis ou intuitivement empruntés, tous les chemins de la vie sont les reflets de leurs voyageurs. Nous avons parcouru, concouru, coursé ou circulé, tenu la route, fait du hors-piste... tous nos parcours nous ont menés sur la ligne de départ d'une formation pour adultes. Nous sommes les stagiaires du cours d'informatique de Média Animation. Trimballant notre handicap, outsiders en sidecar, pilotes d'ordinateurs et de fauteuils roulants, « *novlangués* » dans la course à l'emploi, nous avançons sur l'autoroute de nos parcours intégrés.

Le mot « *handicap* » est assez nouveau et à l'origine anglais. Il vient de « *Hand in cap* » : littéralement, « *la main au chapeau* ». Initialement, ce mot désignait, non pas « *quelque chose en moins* » mais plutôt une aptitude particulière, une performance qui dépassait celle des autres. En effet, sur les champs de courses ou plus largement en situation de compétition, handicaper un concurrent, c'est diminuer la probabilité de son succès en le chargeant d'un poids supplémentaire, en le contraignant à certaines attitudes ou en le privant de certaines capacités. Le but

était d'égaliser les chances des participants. Le mot est apparu dans la langue française à la fin du dix-neuvième siècle et a pris le sens qu'on lui connaît aujourd'hui dans le but de remplacer un lexique plus péjoratif. Il devient alors plus correct de parler de personnes handicapées plutôt que d'infirmes, d'invalides, des paralytiques, de mutilés, de débiles, d'idiots, d'anormaux, ou de crétins. Aujourd'hui, le terme handicap est largement utilisé pour désigner un désavantage – L'on dira : « Ils ont été handicapés par une météo défavorable, une route glissante ou une gêne quelconque » – mais il désigne plus précisément le groupe social des personnes présentant des particularités physiques, sensorielles, psychiques, mentales ou des maladies invalidantes. On parlera alors de « *personnes handicapées* », « *porteuses de handicap* » ou « *vivant en situation de handicap* ». De la « *personne handicapée* » à la « *personne vivant en situation de handicap* », la vie a changé. Le handicap ne fait plus partie de nous, il est inhérent à la situation, il survient dans nos relations à la société.

Nous sommes handicapés sur le marché du travail. Circuits inclusifs ou chemins d'exclusions, rétrogradations de nos corps dégradés ou fuites en avant dans la lutte des places, il faudra bien piloter nos trajectoires de vie à travers les méandres de la recherche d'emploi.

Dans ce parcours fléché, nous avons suivi le panneau « *Cours d'informatique pour demandeurs d'emploi en situation de handicap* » et il nous a menés à Auderghem, dans un univers de bureaux aux longs couloirs « *moquettés* ». Chocs de nos quotidiens pantoufleurs et timorés, grandes baies lumineuses, écrans 30 pouces, fenêtres sur la technologie, l'ambiance y est

professionnelle presque solennelle. À nous y rendre avec régularité, nous intégrons peu à peu les rituels de l'employabilité. Chacun assis, pieds au plancher, les moniteurs allumés, nous pouvons commencer. Visiblement, nous n'avons pas le même nombre de tours au compteur. Nos fragilités ne sont pas toutes apparentes, pas toutes douloureuses, pas toutes assumées mais elles ont en commun de marquer l'étendue de notre normalité. Certains vivent avec leur handicap depuis longtemps et d'autres l'appivoisent à mesure qu'il survient. Chaïma la discrète, Illias le rêveur et Céline la pudique ne sont pas encore installés dans la vie alors que Georgette et sa sagesse, Henri humble par la taille comme Serge par la lenteur y ont déjà posé leurs jalons. Juana et Aïcha phrasés saccadés, la tête en pagaille tentent juste d'y rester accrochées.

Il faut pourtant tracer la route ensemble. Nous allons faire équipe. Tout le monde est au taquet.

Avant de nous lancer dans la course, nous avons brisé la glace et pris connaissance du plan de route. Word, Excel, Power Point, Internet, Outlook sont autant de paysages qui bordent notre parcours.

La tour, l'écran, le clavier, la souris, l'unité centrale, le langage binaire, les disques durs, les rams, les roms... au départ, c'est un monde qu'il faut intégrer. Puis d'un coup d'accélérateur, il faut classer ses fichiers, ranger ses dossiers, protéger ses PC, enregistrer sous, imprimer avec, traiter son texte, mettre en page, corriger, réviser, copier, coller, paramétrer, insérer, aligner, tabuler, cliquer et double cliquer, sans oublier de sauvegarder.

Il y a des sorties de route et même des abandons puis quelques détours pour visiter un musée, une expo mais l'ambiance est

studieuse. La rigueur est de mise. Au départ, le cours est scolaire puis peu à peu, le coaching donne le tempo au début de la journée. La suite paraît se faire en pilote automatique.

Mise en place, scénographie, médiation, quel est le rôle de notre tutrice ? Plantes sauvages, farfelues et fantasques, nous apprenons à prendre confiance en nous. Est-ce grâce à elle que nous grimpons dans la cohérence pour espérer nous draper pleinement dans notre légitimité d'êtres humains ? Accommodant nos vicissitudes, estompant nos manques, balançant nos frustrations comme des boules de papier à la poubelle, elle entraîne à nous annoncer au monde de manière différente. La bureautique est le carrefour de nos rencontres, elle est la forme mais quel est le fond ?

Avec la main au chapeau, nous cheminons ensemble pour recueillir des savoirs, acquérir un savoir-faire, s'outiller en informatique, l'enjeu étant de court-circuiter la fatalité et de dépasser nos handicaps. Nous apprenons, donc nous sommes. Mais qui sommes-nous sans emploi ? Que serions-nous, si nous n'en cherchions pas ? Et après cette formation, quelles sont nos perspectives d'être ? Tel est l'itinéraire des quelques chercheurs à la main au chapeau.

Athénée Royal de Binche

Destination liberté

Le soleil se lève sur la ville qui ne dort jamais et déjà les sirènes hurlent aux quatre coins de Manhattan, les hélicoptères offrent leur ballet incessant dans un ciel bleu azur. Une nouvelle journée commence pour moi.

Ce vendredi matin, aux abords de Central Park, j'observe avec amusement quelques enfants qui grimpent sur la statue d'Alice aux Pays de Merveilles avant d'aller à l'école. Un New-Yorkais à l'allure pressée se dirige vers moi, me sort de ma béatitude, monte sur ma selle et commence à pédaler frénétiquement. Connecté à son portable grâce aux oreillettes sans fil, je comprends qu'il se prénomme Alex et qu'il est en ligne avec un collègue pour lui assurer qu'il sera bien à temps au musée d'art moderne où ses élèves doivent le rejoindre pour étudier la reconstitution d'un temple de l'Égypte antique. Soudain, sur Madison Avenue, une dame hispanophone épouvantée pousse un cri strident : "Caramba !" Mon cycliste se faufile dans les embouteillages et aperçoit un motard gisant sur le sol après avoir été heurté par un automobiliste. L'enseignant redouble d'effort et fonce vers le blessé pour lui porter secours. De longues minutes s'écoulent avant que l'ambulance nous rejoigne. Il est presque dix heures, nous arrivons enfin sur le parvis du Guggenheim Museum là où un groupe d'adolescents accueillent chaleureusement leur professeur. Quant à moi, je retrouve les

copains à la station de vélos et je devise un bref instant. Mon voisin est emporté, nous lui souhaitons une bonne route.

J'attends qu'un cycliste vienne me choisir, j'ai hâte de me dégourdir les rayons. J'ai à peine le temps d'y penser qu'un étudiant sort du musée, s'approche de moi et s'assoit sur ma selle. Il démarre et déambule sur Center Drive dans le poumon de la grosse pomme frôlant les écureuils un peu curieux. Nous sommes vite sur Broadway, l'ambiance change d'un coup. Arrivés sur Times Square, nous voilà à l'arrêt aux feux. Le jeune homme qui a lâché mon guidon, s'imprègne des multiples enseignes lumineuses ; je reste sur le qui-vive entre les taxis jaunes. Les feux deviennent verts, une salve de klaxons sort de sa rêverie l'étudiant qui a encore le pied à terre. Filiforme, chemise impeccable et sac à dos aux couleurs de l'université de Columbia, il me dépose contre une haie fleurie et je le suis du regard dans Bryant Park où il rejoint un groupe chatoyant qui badine à l'ombre des arbres formant un écrin de verdure dans la jungle urbaine, là où des hommes ordinaires font des choses extraordinaires un café à la main. Il m'emmène ensuite devant la Public Library, une très jolie fille l'embrasse sous le regard bienveillant des deux lions qui gardent l'entrée. Il avait un rendez-vous galant.

Soudainement, on m'empoigne par le guidon, direction Grand Central Station à toute allure ! À l'arrêt un bref instant au milieu des piétons à l'allure pressée, j'observe mon cycliste dans le reflet d'une vitrine, il a un costume noir avec une petite cravate bleu électrique et une mallette à la main. Je remarque cependant un détail : il est couvert de poils. Sa silhouette me rappelle quelqu'un de connu. Chewbacca ! La circulation se fluidifie, le héros de *Star*

Wars continue sa route en danseuse. Vraisemblablement, mon passager extraordinaire avait un train à prendre pour une autre galaxie...

Je regarde la foule se presser devant Grand Central Station. Furtivement une main me caresse la selle puis, d'un geste svelte, mon nouveau cycliste me monte dessus. Je suis tellement épuisé de ma course précédente que je ne réagis pas tout de suite quand une chaussure impeccablement cirée appuie sur ma pédale. Alors que je manque de dérailler, un juron s'échappe de la bouche de mon élégant passager. Le pantalon taché, nous remontons la 5^e Avenue jusqu'au centre commercial Macy's d'où mon cycliste ressort avec un pantalon tout neuf de qualité au toucher délicat. C'est très agréable ! Un coup de pédale soyeux, je fends l'air de la 34^e rue. Je devine au loin la silhouette de l'Empire State Building. Arrivé au pied de l'immeuble mythique, il récupère la rose qu'il avait déposée dans mon panier et le coffret de velours noir. Il sort son smartphone et appelle une dénommée Maria. D'une voix peu assurée, il lui demande de prendre une pause et de le rejoindre à l'Observatoire International. Seul sur le trottoir, devant la porte tambour, je scrute la façade calcaire jusqu'au 86^e étage, l'Observatoire est presque désert. Quand tout-à-coup j'aperçois mon jeune dandy la rose à la main le genou ployé : une demande en mariage. J'adore mon job.

La journée n'est pas terminée, quelqu'un m'enfourche. Je me rends bien vite compte qu'il s'agit de Millie Bobby Brown, l'actrice de *Stranger Things*. Je suis fan ! Je peux vous assurer que je fais le malin devant tous les autres vélos à l'angle de la 34^e rue et la

5^e Avenue, direction le sud de Manhattan. Je me demande bien ce qu'elle va y faire ? Je freine d'un coup sec à cause des éternels embouteillages. J'ai envie de faire plaisir à Millie, j'accélère, je slalome entre les voitures. Millie panique dans un virage les cheveux au vent. Comme elle est belle quand elle panique ! Je ne sais pas si c'est à cause de la demande en mariage mais je crois que je tombe amoureux. J'ai des papillons dans le guidon. Enfin, sortis de la circulation dense, Millie reprend son souffle mais manque de bol, des fans arrivent en courant. Nous reprenons notre course folle avant de freiner d'un coup sec devant un marchand ambulancier. Après cinq minutes, l'actrice est parée d'une casquette et de lunettes de soleil pour évoluer dans les rues de New York incognito. Enfin arrivés à destination, elle me dépose à la borne près du taureau de Wall Street à Battery Park. Je regarde au loin la statue de la Liberté et me remémore mon moment préféré. Sans nul doute, ce dernier aura été notre passage à proximité du Flatiron qui, par son jeu de courants d'air, a soulevé malicieusement la jupe fleurie de Millie qui recouvrait mon garde-boue arrière.

C'est parti pour une nouvelle aventure. Un grand brun que je connais très bien car c'est un habitué de la petite reine, m'emporte pour un périple dans Little Italy. Il est serveur dans le restaurant Angelo. Mais aujourd'hui, il fait un détour et traverse le pont de Brooklyn. C'est mon endroit préféré, une bande de circulation rien que pour moi sur près de deux kilomètres. L'Ample Hills Creamery Fire Boat House, voilà notre destination. C'est là que l'on trouve les meilleures crèmes glacées et c'est là aussi que sa fiancée travaille. Un baiser volé et nous sommes repartis. Cette fois, je profite d'avoir le vent dans le dos pour contempler la

mythique *skyline*. Le serveur pédale avec aisance et nous arrivons dans Little Italy juste à temps pour qu'il puisse prendre son service. Un sans-abri est assis en face du restaurant et sans hésiter mon grand brun lui achète un hot-dog avant de fendre la foule de touristes en me laissant attendre mon prochain passager.

La fraîcheur du soir s'installe. Une jeune fille s'assoit sur ma selle. Elle est ultralégère et sent bon la pizza. Nous filons vers Soho quand son téléphone sonne. Son amie Louise lui apprend que son idole se trouve dans un centre commercial. Elle sautille de joie malmenant au passage mes pneumatiques. Je me demande qui peut être son idole. Stoppée dans un bouchon sur Canal Street, elle trépigne d'impatience. La course reprend et je me sens aussi excité que la jeune fille qui rêve déjà aux selfies et autographes. Arrivés sur place, la groupie me pose négligemment en oubliant dans mon panier la *pizza capriciosa* et s'engouffre dans le centre commercial.

Une vieille dame me secoue brutalement, débarrasse mon panier de la pizza froide et m'écrase sous plusieurs paquets de courses. La lourde charge me déstabilise. Les jambes frêles et fragiles de ma passagère m'entraînent dans un autre quartier sans remarquer qu'un chien nous poursuit. Pourvu qu'il ne plante pas ses crocs dans mes pneus. Washington Square se profile devant nous, le chien a son attention attirée par des enfants qui jouent autour de la fontaine. La vieille dame ralentit, s'arrête et me débarrasse des paquets avant d'entrer dans un salon de coiffure. Il n'y a vraiment pas d'âge pour rouler à vélo.

Enfin, une Irlandaise à la chevelure rousse et la salopette pleine

de peinture fraîche s'approche de moi. J'avoue que je ne tiens pas à ce qu'elle salisse ma selle toute neuve. La cycliste déterminée me saisit, je n'ai pas le choix, ma course continue. À un croisement, j'aperçois un collègue qui véhicule la célèbre Madonna. Il me lance un regard dédaigneux, j'en ai mal aux pneus. En longeant les berges de l'Hudson, je contemple le crépuscule qui habille la ville de lumières. Ma passagère s'arrête au Pier 78. Elle entre dans les toilettes publiques. En ressort quelques instants plus tard habillée d'une élégante robe de cocktail, les cheveux attachés découvrent sa nuque, un léger maquillage sublime son visage. Je la vois s'éloigner et monter à bord d'un bateau de croisière qui offre une vue imprenable sur New York, la ville qui ne dort jamais.

La Maison de la Francité bénéficie du soutien de la Commission communautaire française /
Services du Gouvernement des francophones bruxellois

Lancé en 1997 en Belgique, le concours annuel de textes de la Maison de la Francité s'est internationalisé en 2019 en s'ouvrant aux résidents tunisiens, grâce à un partenariat noué avec l'Association tunisienne pour la pédagogie du français (ATPF), soutenu par Wallonie-Bruxelles International.

L'objectif du concours est d'amener les participants à goûter au plaisir de l'écriture créative en français. Le concours est ouvert à tous, dès 11 ans, et compte deux catégories d'âges : les jeunes (11-15 ans) et les adultes (16 ans et plus). Il permet aussi aux collectifs d'auteurs de participer, avec des textes produits dans une école, un club, une maison de quartier, etc.

Le partenariat Belgique-Tunisie est une première étape de l'ouverture du concours aux francophones du monde entier. Tous les deux ans, un nouveau partenaire en francophonie sera lié à son organisation.



18 rue Joseph II - 1000 Bruxelles

02 219 49 33

MDLF@maisondelafrancite.be

www.maisondelafrancite.be

